

**Titre :** Journal romain (1985–1986)

**Éditeur :** P.O.L.

**Date de parution :** 1987

**I.S.B.N. :** 2-86744-104-8

**(Suite 2.)**

**Rome, dimanche 1er décembre, 11 heures et quart du soir.**

Les beautés de Florence se présentent, pour qui ne passe dans la ville qu'un jour ou deux, comme les plaisirs dans une salle d'orgie heureuse : il n'y a qu'à tendre la main ; mais de quel côté, puisqu'on ne pourra goûter à tout ? Nous nous sommes tout de même arrangés, entre hier et aujourd'hui, pour voir et pour revoir *La Déposition* et *L'Annonciation* de Pontormo à *Santa Felicita*, les quatre ou cinq salles de la galerie Palatine ouvertes en façade, à Pitti, les jardins Boboli jusqu'à *l'Isolotto*, le Belvédère sous des bâches et, de là-haut, tout Florence sous la brume ; et encore : les statues de la loge des Lansquenets, tout Santa Croce, le salon d'honneur du palais Borghèse, via Ghibellina, la Badia et son beau Lippi, l'exposition des œuvres de Limérat *borgo degli Albizzi* – c'était le prétexte à notre petit voyage –, la moitié des Offices ce matin, la villa des Médicis à Poggio a Caiano, *La Visitation* de Pontormo dans l'église de Carmignano et même *L'Annonciation* de Lorenzo Monaco et la chapelle Sasseti de Ghirlandaïo à *Santa Trinità*. C'est dire que rentrés ici depuis une demi-heure nous sommes un peu fatigués mais contents. D'autant plus fatigués et d'autant plus contents que la nuit fut longue, ou courte, et riche en événements et en rencontres. Par exemple, vers quatre heures du matin, j'ai revu l'Inca. Décidément, il est l'un des visages que j'aurai le plus aimés dans ma vie...

Quand j'habitais Florence, je rêvais de Rome, et maintenant que je suis à Rome, je viens d'être ébloui comme jamais par Florence. Quant à la densité de la beauté, elle est encore plus forte, quoique ce soit difficile à imaginer, là-bas qu'ici. Et la ville est de plus agréable pratique, peut-être. Elle a un centre autrement plus marqué. Point capital surtout, le désir achrien y circule infiniment mieux, il y trouve beaucoup plus facilement à s'exalter et aussi, sans doute, à se satisfaire. C'est une chose très curieuse : les achriens sont presque invisibles à Rome, tandis qu'on ne voit qu'eux à Florence, sur la place de la Seigneurie et dans les rues avoisinantes, marchant lentement par couples ou bien par petits groupes. Les regards se rencontrent, tandis qu'à Rome on finit par se croire invisible. Et il existe à Florence une vie sexuelle *gaie* qui n'est peut-être pas très vive tout le long de la semaine, en hiver, si je me souviens bien, mais qui, aux approches du dimanche, est incomparablement plus active, chaleureuse et voluptueuse que dans la capitale. Il paraîtrait que c'est la présence de la papauté et l'emprise directe de l'Église sur la ville qui nuit à la liberté, à Rome. C'est possible. Mais l'influence religieuse est encore plus sensible sur les mentalités mêmes, qu'elle a pétries seule pendant des siècles, que sur les règlements de police et les attitudes administratives. Il y a moins de bars achriens, à Rome, mais ils sont aussi moins fréquentés. Plus que le poids du christianisme, c'est celui du Sud, déjà, plus lourd que le premier parce qu'il le comprend et l'aggrave, qui se fait sentir, avec ses contraintes, son familialisme outrancier et tous ses obscurantismes.

## **Lundi 2 décembre 1985, 3 heures et quart.**

Hier soir, comme nous dînions dans un restaurant Pavese de l'autoroute, entre Florence et Rome, nous avons vu paraître un sosie de Denis. La ressemblance était saisissante, quoique cet exemplaire-ci fût beaucoup plus rustique que l'original. Il devait s'agir d'un Calabrais, ou d'un Sicilien. Il était fort encombré de famille, parents, grands-parents, frères, épouse, belles-sœurs et force mouflets. Ses frères étaient aussi très beaux, mais moins que lui.

Les femmes italiennes, surtout celles du peuple et surtout celles du Sud, ne doivent pas avoir la vie bien facile, ni bien gaie. On voit beaucoup de ces couples assortis par un moment de plaisir, par les convenances sociales, l'entremise des familles ou la facilité, et que rien ne cimente que la force d'inertie. Dieu sait que ce n'est pas dans ma bouche un reproche, mais il faut bien dire que l'hétérosexualité, dans ces cas-là comme dans bien d'autres, est terriblement contre nature, ou contre culture. Le mâle latin, de par son éducation, les goûts qu'on lui a donnés, l'image de lui-même qu'on lui a inculquée, n'a rien à dire à la femme, et surtout à la sienne. Il vit dans le sombre silence ou dans le tumulte vide de l'emphatique virilité. Les rares choses qui peuvent l'intéresser, les sports, la mécanique, la politique peut-être, la femme en est exclue. Il n'a de conversation qu'avec ses camarades de travail et ses amis. Auprès de sa femme, il semble en exil de la vraie vie. S'ouvrir à elle serait en dessous de sa dignité de mâle, et la tendresse n'est pas faite pour les épouses.

Les hommes italiens, qui à d'autres et à moi paraissent souvent très excitants, justement parce qu'ils sont souvent très virils, ne sont pas du tout appréciés par leur milieu comme par nous. Le système de valeurs esthétiques et sexuelles est totalement différent. Que ces jeunes maris soient si mâles d'aspect ne plaît pas trop à leurs femmes, et c'est pourquoi l'on en voit tant de superbes, qui mettraient en rut le Central ou Christopher Street, flanqués d'épouses tout à fait vilaines. L'association nous paraît bancale, mais s'explique facilement ainsi : personne autour d'eux ne trouve ces garçons désirables. Ce qui est apprécié dans une société primitive et fruste, ce que veulent les femmes, ce sont des hommes un peu plus doux, un peu plus civilisés, qu'une esquisse de raffinement inciterait à les comprendre et à les traiter moins rudement. Ce désir n'est pas seulement social, mais sexuel aussi bien, sans doute. Car ces mâles trop mâles, dans leur idée aberrante de la virilité, ne sont pas de satisfaisants amants. Ils sont égoïstes et rapides, ne songeant qu'à la satisfaction animale de leurs pulsions. Faire jouir leur femme, non seulement ce doit être, chez la plupart d'entre eux le cadet de leur souci, mais même ce doit leur paraître contraire à la décence. La jouissance n'est faite ni pour les épouses ni pour les mères.

Bien entendu, je reconstitue ce schéma de chic, et n'aurait garde de le généraliser. Les seuls éléments d'observation dont je dispose, c'est le visible défaut de communication au sein de tant de couples italiens, et le fol engouement de tant d'épouses de mâles superbes pour des chanteurs de charme, des étoiles de romans-photos ou des acteurs de quatorzième zone, tous plus fades les uns que les autres : mais ils représentent la civilisation.

## Mardi 3 décembre 1985, 3 heures.

Sinistre moment au Hangar, entre onze heures et minuit, hier soir. Non seulement il n'y a presque personne, mais encore, entre les présents, aucun échange, pas de regards, aucune circulation du désir. J'ai parlé à un garçon rencontré le premier soir à la Pyramide, et qui trouve comme moi déplorable la situation *gay* à Rome. Je lui ai dit rentrer de Florence. Mais il m'assure que si une boîte romaine se permettait la moitié de ce que pratiquent le Tabasco ou le Crisco, elle serait aussitôt fermée par la police. Pourquoi ? À cause du Vatican. Ainsi l'Église serait responsable, et délibérément, officiellement, de la décence, ou de ce qu'elle juge telle, de la rare tristesse, en fait, de la vie sexuelle à Rome. Il y a bien de quoi en ressentir de la fureur et de la haine, et c'est l'occasion de se souvenir qu'elle n'a jamais renoncé à ses privilèges que contrainte et forcée. Tant qu'elle a pu intervenir par la force et la contrainte sur la vie des individus, elle l'a toujours fait, n'hésitant pas par exemple à interdire le divorce à des gens qui n'avaient rien à voir avec elle, qui ne se considéraient pas comme chrétiens mais qui étaient soumis à des lois défendues jusqu'au bout par l'Église. Qu'elle déclare à ses fidèles ce qui est bien ou mal selon elle, c'est normal. Mais qu'elle fasse tout, jusqu'à la limite de ses forces, pour imposer à la société civile un mode de vie conforme à son enseignement, qui n'est, vu de l'extérieur, qu'un ensemble pitoyable de malades aberrations, cela ne peut susciter que la révolte.

Le puritanisme que sa présence impose à Rome est sans doute largement responsable de la pauvreté culturelle où gît la ville. Toutes les grandes capitales des arts, dans leurs moments les plus brillants, ont été des capitales du plaisir. Le Paris du XIXe siècle en est le plus éclatant exemple. Il serait bien surprenant que Rome, méchante petite sous-préfecture du point de vue de la vie sexuelle, fût une métropole culturelle.

Les rares lieux de plaisir qui existent, on peut s'étonner qu'ils ne soient ni plus fréquentés ni plus gais. On pourrait imaginer que les « autorités » fussent submergées, malgré leur désir de répression, par une liberté de mœurs qui s'imposerait d'elle-même, en pratique. Il n'en est rien. C'est que les mentalités sont forgées par l'habitude de la contrainte, l'intériorisation de la loi la plus abusive, la résignation presque heureuse : l'esclavage crée des esclaves, tandis que les libertés qui se prennent et qui s'affichent sont communicatives. On dirait bien par exemple que l'existence de salles d'orgies et la projection constante de films sexuels très excitants, à Florence, a suscité des comportements beaucoup plus ouverts et plus ludiques que ceux de Rome. Les initiatives, en l'occurrence, ont été surtout commerciales d'origine ; mais elles ne doivent pas en être, par un autre puritanisme, déconsidérées pour autant.

\*

Bien entendu, nous ne rêvons plus, R. et moi, que de courts séjours à Florence. Mais le problème qui se pose est celui des hôtels. Il est pratique et pécuniaire. Comment trouver un hôtel où l'on puisse rentrer à n'importe quelle heure, dormir le matin jusqu'à onze heures ou midi si l'on s'est couché à l'aube, et surtout inviter des Toscans, qui eux-mêmes n'ont pour ainsi dire jamais de *posto* ? La constitution d'un réseau d'hôtels achriens m'a toujours paru de la plus extrême urgence, et d'abord en Italie, où l'hôtellerie existante est particulièrement interventionniste et répressive. Mais il y a aussi la question des prix. Ceux des hôtels

péninsulaires sont décourageants, puisqu'ils sont à peu près doubles de ceux de France. On dirait que toute l'économie du pays repose uniquement sur tout l'argent qu'on peut soutirer aux malheureux touristes. Et l'on voit mal pourquoi les Italiens se gênaient, en effet, puisque des touristes il en vient toujours plus, et que tous les hôtels sont pleins.

La pension Quisisana, où j'ai mes habitudes, n'est tout à fait satisfaisante ni d'un point de vue ni de l'autre. Elle a pour elle d'être assez jolie, et placée admirablement, entre les Offices et le Ponte Vecchio. D'une grande galerie ouverte on voit le Belvédère et les collines, et de certaines fenêtres, de l'arrière, au-dessus des maisons, la tour du palais Vieux. Mais les chambres n'ont qu'une porte, bien entendu, et l'on ne peut guère espérer dormir après huit ou neuf heures. Des caméras de télévision surveillent les entrées, dans le vestibule et l'ascenseur. Nul hôte n'est toléré qui n'ait déposé son passeport. Et dans cette pension officiellement de troisième catégorie, où cette fois-ci le téléphone ne marchait pas, ni l'eau chaude, une chambre pour deux personnes, sans vue, coûtait 83 000 lire en décembre, c'est-à-dire à peu près 400 francs. Le prix d'une chambre dans un hôtel moyen, à Florence, varie entre 100 et 200 000 lire. Ce sont des plaisirs très imparfaits, mais que pourtant on ne peut pas s'offrir couramment. Ce que j'aimerais savoir, c'est comment font les Italiens qui voyagent en Italie ; car leurs revenus, dans l'ensemble, sont nettement inférieurs aux nôtres.

*Même jour, 11 heures du soir.* Nous avons trouvé le Gigi fermé. Nous sommes allés presque au hasard dans un restaurant du même quartier, où les garçons étaient aimables et familiers, vous demandaient, à peine était-on assis, si vous vouliez du vin rouge ou du vin blanc, et chaque fois qu'on commandait quelque chose pour une personne disaient, déjà à moitié partis : « Bon, alors deux ? » Rien que de très habituel, donc. Et le public des dîneurs avait cet air constant ici de réfugiés du rien. Où est la jeunesse ? On ne la voit pas. À 8 heures du soir et après, toutes les rues sont désertes. J'ai déjà eu cette impression, il y a vingt ans, à Oxford, d'une ville qui m'échappe, dont le centre se dérobe sans cesse. Mais Oxford n'est pas une capitale. Où est la vie ? Ailleurs.

On croise parfois quelques beaux garçons, éventuellement gais, mais ils ne vous voient pas. En fait ils sont sur ce point comme des femmes : on leur a dérobé leur regard. Le désir est médiatisé à outrance, il passe nécessairement par la vie sociale, il n'affleure d'emblée ni dans les yeux ni dans les mots. Seule exception, énorme et déplorable, celui des hommes en groupe, dans la journée, pour les femmes jeunes qui passent. Ce sont alors des regards et des mots de maquignons, une lubricité théâtrale étalée, la ridicule parade d'une virilité de guignol.

### **Mercredi 4 décembre, 7 heures du soir.**

La galerie Spada est assez peu de chose, comparée par exemple à la galerie Doria. Dans quatre salles dont une galerie à proprement parler, on peut voir, accrochés cadre à cadre, un nombre considérable de tableaux de seconde ou troisième qualité, pour une bonne moitié des « croûtes », même, au sens le plus matériel et tactile du terme : toiles ratatinées par le temps, la sécheresse et le manque d'entretien, toutes craquelées, et dont les couleurs ont perdu non seulement le moindre éclat, mais la plus grande part de leur autonomie, de leur caractère propre, pour se fondre dans une séculaire crasse égalisatrice. Mais la galerie mérite tout de

même une visite, ne serait-ce que pour son superbe Guerchin, *La Mort de Didon*. C'est une grande composition qu'on ne voit jamais dans son entier, parce qu'elle est accrochée juste en face et trop près d'un lustre qui s'y reflète. Mais elle est d'un grand effet dramatique, et magnifique de coloris. Didon, au centre, montée sur un bûcher, s'empale sur une longue épée. Elle porte une robe de brocart qui est un très beau morceau de peinture. À gauche et à droite, deux groupes assistent à la scène un peu comme au théâtre, justement, sans évidente intention d'intervenir. Sur la mer, à distance, s'éloignent les voiles d'Énée.

Pour être juste il faudrait mentionner aussi une hypothétique œuvre de jeunesse du Titien, très romantique, un *Portrait de musicien*, une *Visitation* d'Andréa del Sarto, sans doute étude pour une composition plus large, les très étranges tableaux du Mastelletta, plus intéressants comme curiosités que pour leur beauté, un beau portrait de femme par Benefial, deux Valentin, un Tournier, un Preti. Une très austère et très formaliste nature morte de Lubin Baugin, sur bois, avec des livres et une bougie, est malheureusement en piètre état. Spada est le genre de musée où la meilleure solution, peut-être, est de s'abandonner à des fantasmes de possession. On le peut d'autant plus facilement qu'ils sont moins fantasmatiques que d'habitude, car on voit assez couramment présentés à la vente, dans les salles d'enchères romaines, des tableaux ni pires ni meilleurs que beaucoup de ceux de cette collection, et les prix qu'ils obtiennent sont souvent très modestes. On voit un musée très différemment dès que l'on se demande, face aux œuvres mineures qu'il expose, si d'en posséder l'une ou l'autre donnerait du plaisir, si l'on serait disposé à faire un grand effort pour l'acheter. C'est ainsi que je me suis attaché à un petit paysage « de l'école de Salvator Rosa », (n. 104), qui fait partie d'une paire et dont le ciel, au moins, est de très bonne venue ; pas de quoi se mettre dans tous ses états dans un musée, et pourtant oui, il serait agréable, chez soi, d'avoir cela sous les yeux.

\*

Les gardiens de musée, avec les plombiers et les chauffeurs de taxi, constituent l'une de mes corporations les moins favorites. Ceux de Spada sont étonnamment nombreux, pour quatre salles. À vrai dire la plupart sont tout à fait corrects. Mais il y en a un, le plus jeune, sans doute, qui est vraiment insupportable. Il bâille à se démonter la mâchoire, il pousse des soupirs à fendre l'âme, il se lève et se rassied dans des mouvements désordonnés d'emphatique exaspération, il passe son temps à regarder sa montre. On devrait interdire aux gardiens de musée de regarder leur montre. Mais c'est leur geste préféré, avec la passion non moins éprouvante, pour les tiers, qu'ils ont d'agiter leurs clefs. Plus l'heure avance, plus le visiteur s'inquiète de ne pouvoir tout voir, plus les gardiens soupirent, s'ébrouent, agitent leurs clés et regardent leurs montres. Et leurs montres avancent toutes, dirait-on, car régulièrement ils commencent à vous chasser une demi-heure avant l'heure affichée de fermeture. À Pitti, samedi, dès une heure il fallait se garer des femmes de ménage qui poussaient de grands balais humides, et c'est tout de même le comble dans un musée qui, comme presque tous ceux d'Italie, ferme à deux heures. Il semblerait qu'on puisse y faire le ménage l'après-midi. Mais tous les employés ne pensent, dans ce système, qu'à gagner du temps pour rentrer plus vite chez eux. À une heure et demie on ferme les volets, et aussitôt après les gardiens commencent à vous rabattre de salle en salle comme du gibier. L'explication officielle, c'est que, pour pouvoir fermer le bâtiment à l'heure annoncée, il faut commencer longtemps avant à rapprocher les gens de la porte. Mais elle s'est close sur nous à deux heures moins le quart,

non sans que nous nous soyons fait dix fois tancer, parce que nous tâchions de résister à l'exode. Il est convenu qu'on ne peut pas se plaindre de ces choses-là, parce que tous les travailleurs seraient des exploités. Si exploitation il y a, il faut la combattre et elle doit cesser, mais elle ne doit pas servir de prétexte à l'irrespect de tous les devoirs professionnels. Les gardiens de musée sont peut-être insuffisamment payés, mais leur tâche ne paraît pas aussi accablante qu'ils l'insinuent.

La propension qu'ils ont tous, à travers le monde, à tenter de rogner sur leur temps de travail est multipliée, en Italie, par la mesquine passion, plus développée encore qu'en France, pour la combine et la petite fraude. On ne peut pas faire ici la queue pour quoi que ce soit sans que tout le monde essaye de passer devant vous. Ce matin, à la poste, c'était un élégant vieillard, pas si vieux qu'il ne puisse attendre son tour, mais bien preste au contraire.

Pourtant le plus audacieux exégète du règlement, nous l'avons rencontré cet été en Espagne, dans la belle église romane de Fromista, dont l'espace intérieur était alors gâché, d'ailleurs, par les affreux panneaux d'une exposition de photographies sur l'art roman dans la province. Le gardien nous a chassé une demi-heure avant l'heure affichée de la fermeture, deux heures, avec cette explication péremptoire : il habitait loin, et pour qu'il soit chez lui à deux heures, il était obligé de fermer à une heure et demie...

\*

Le palais Spada abrite le Conseil d'État et, galerie mise à part, il passe pour difficile à visiter. Nous l'avons trouvé ouvert à tout vent, et nous avons parcouru ses galeries et ses salons sans être arrêtés par personne. La décoration de stucs et de fresques est plus riche qu'élégante. L'œuvre d'art la plus ferme d'exécution est sans doute le buste d'Urbain VIII Barberini, du Bernin, dans le couloir des bas-reliefs. À travers les fenêtres d'une bibliothèque, depuis la cour, on distingue assez mal la fameuse *galleria prospectica* de Borromini, qui donnerait à la perfection, paraît-il, bien qu'elle n'ait que neuf mètres de long, l'illusion d'une profondeur extrême. Les moyens mis en œuvre, et le jeu architectural sur la perspective, ont en eux-mêmes plus d'intérêt que l'effet recherché, plus ou moins bien obtenu.

\*

Pour la première fois de ma vie, cette après-midi, via del Salvatore, en plus, j'ai trouvé un prêtre excitant. Il portait certes un blouson blanc, assez lâche, mais bel et bien, sous lui, un col romain. Qu'on s'étonne : il portait aussi une moustache. Et de m'aviser enfin que les prêtres n'en portent jamais ; la barbe, oui, éventuellement, mais jamais la moustache. Je suis sûr que les supérieurs de mon guilleret prestolet n'approuvent pas son initiative. Et, de leur déplorable point de vue, je dois dire qu'ils ont bien raison.

## **Jeudi 5 décembre, 2 heures et demie.**

Mitterrand reçoit Jaruzelski, ce qu'aucun chef d'État occidental n'avait fait avant lui. La France semble une fois de plus incapable de s'en tenir à une position diplomatique et morale ferme. À l'inopportunité – et c'est un euphémisme – s'ajoute le ridicule, car il est précisé que le chef du Parti et de l'État polonais sera quelques heures à Paris pour « une escale technique » : mais c'est entre l'Algérie et la Tunisie ! On espère faire passer tout cela par l'arrogance et la gratuite agressivité d'un truisme : « La Pologne, ça existe, quoi qu'en en pense », a dit le président de la République en guise d'explication. Et les Polonais, donc !

Décidément il est bien difficile d'avoir confiance en cet homme-là. Quand j'étais adolescent je le détestais, à cause de l'affaire de l'Observatoire. Plus tard, je suis progressivement revenu de mes préventions toutes personnelles, ou psychologiques, à son égard, parce que j'approuvais son action et partageais, en gros, ses objectifs. Nous étions, et nous sommes encore, si j'ose dire, du même bord. N'empêche qu'une certaine méfiance, chez moi n'avait jamais été levée, qu'entretenaient un ton de voix, des intonations qui à mon oreille ont toujours paru sonner faux. J'avais choisi de ne pas en tenir compte. L'affaire du *Rainbow Warrior* a réveillé en sursaut mes suspicions. L'individu n'est pas clair. À propos d'une affaire stupide, un forfait qui désignait aussitôt son coupable, il a été convaincu de mensonge, et tous les Français humiliés pour lui, et pour le pays. Et maintenant ça, le Pétain-Laval polonais à l'Élysée.

De deux choses l'une. Ou bien c'est une affaire de gros sous – les industriels français voudraient par exemple la garantie de l'État pour les contrats –, et c'est indigne. Ou bien s'esquisse là un marché, dont l'autre versant reste à découvrir ; et si la liberté d'une ou deux centaines de Polonais devait s'acheter par cinq minutes avec Jaruzelski, il ne nous appartiendrait pas de jouer les grandes âmes à leurs dépens. Si tel est le cas, mettons que je n'ai rien dit...

Une troisième possibilité, c'est le simple désir, chez le chef de l'État, de faire quelque chose pour surprendre, des vagues pour montrer qu'on surnage, qu'on s'accroche au radeau malgré la mauvaise mer. Bien sûr, cela paraît trop bête. Mais le bête n'est jamais à exclure, même chez les intelligents.

\*

La réalité, bizarrement, produit un effet de déréalisation, comme on eût dit naguère. Que les situations invraisemblables aient été, l'imagination s'en accomode très bien ; mais qu'elles soient, elle ne saurait le concevoir. Quand un jour Jacques Médecin ne sera plus maire de Nice, on voudra bien croire qu'une très grande ville française ait pu être dirigée de cette manière-là, et par un personnage de cette sorte. Quand M. Ceausescu relèvera de l'Histoire, on acceptera certainement le portrait véridique qu'on pourrait dresser dès aujourd'hui de son règne et de lui, mais qui paraîtrait, sans nul doute, exagéré : il n'est pas possible que de telles choses existent vraiment, « en plein vingtième siècle », penserait-on, qu'elles nous soient contemporaines.

Quand nous sont parvenus les premiers échos de l'affaire *Rainbow Warrior*, ce qui m'a paru innocenter d'emblée le gouvernement français, c'était l'invraisemblance de sa culpabilité, née d'un excès de vraisemblance. Il n'est pas possible, pensais-je, que ces gens aient pu être assez imbéciles pour commettre une chose pareille, un crime dont ils sont à court terme les seuls bénéficiaires évidents, c'est-à-dire les premiers et les seuls suspects. Et pourtant...

\*

Coïncidence, tout à l'heure, dans la loggia, sur qui tombé-je *but* sur M. le Directeur et Paul G., grand ami du Président et paraît-il tout puissant, en tant que son « conseiller littéraire », dans l'empire des lettres ; le Malraux du régime, en quelque chose, et toutes proportions perdues. Présentations faites. Je ne connaissais pas l'homme, et j'ai peu pratiqué l'écrivain. Mais son nom ni son œuvre ne sont tels, il me semble, que le pouvoir soit grandi d'afficher pareilles intimités. C'est un des points qui ont toujours entretenu mes réserves. Je me méfiais d'un gouvernement qui ne trouvait en guise de Racine ou Mérimée que Paul G. et Jean-Edern-Hallier. Et je m'étonnais que Jack Lang, homme que j'admire, choisisse pour l'accompagner, et représenter la littérature française, peut-on croire, à la foire de Francfort, Françoise Sagan et Régine Deforges. J'ai de la sympathie pour l'une, et je ne méprise point l'autre. Mais Simon ou Bonnefoy, Lévi-Strauss ou Cioran eussent fait meilleur effet ; même les deux Marguerite... Je suppose que ces gens-là rapportent moins de devises à la France qu'une certaine bicyclette mauve de Valentine, ou je ne sais quoi, et que de toute façon ils n'auraient pas voulu se déplacer (l'idée de Cioran dans une foire !). Mais tout de même...

On reproche toujours à Valéry son rôle de poète officiel de la Troisième. On ferait mieux de féliciter la Troisième d'avoir élu pour chanter Valéry. *Classe*, comme on dit dans les fringues. Mais rien n'est plus révélateur du niveau culturel des hommes en place que leur entourage.

\*

Quant au niveau culturel du *Monde*, il appert nettement, d'une phrase d'un rédacteur, et politique qui plus est, de ce journal, qu'il prend Indira Gandhi pour la fille de Gandhi. C'est au sujet de Corazon Aquino, et de son rival pour défier Marcos, Salvator Laurel : « Il voudrait faire d'elle une sorte de Gandhi. "Elle serait, disait-il, l'inspiratrice spirituelle et le point de ralliement de l'opposition. Moi je tiendrai le rôle de Nehru." Las pour lui, la majorité de l'opposition voit en Mme Aquino un premier rôle : plutôt Indira que son père. » Tournez, cela comme vous voulez : si "son père" c'est Nehru, Nehru n'est pas un premier rôle ; et d'ailleurs, si c'est Gandhi, ce que la logique de la phrase semble impliquer, Gandhi non plus. Mais ça c'est déjà plus compréhensible.

Dans la colonne voisine, il est question du « général Fabian Ver, et de ses vingt-cinq coaccusés *dans le complot et le meurtre* du sénateur Benigno Aquino ».

Et à la dernière page, à propos de la mort de Philip Larkin, on apprend qu'il était apparu, en 1984, « comme le successeur de *Sir Betjeman, poète de la reine* ». (Il doit s'agir du Poète Lauréat.) *Beaux-Arts* nous avait déjà gratifié, en couverture, d'un *Sir Reynolds*. *Sir Solti* ne saurait tarder. *Le Monde* devrait s'offrir un correcteur. Et moi lire de temps en temps d'autres journaux, pour ne pas toujours taper sur mes amis. Car *Le Monde* pour moi est comme les socialistes : je ne connais rien de mieux. Ceux-ci, en tout cas, « ces derniers », comme dirait Alain Nadaud, on ne peut pas leur reprocher leur opportunisme électoral. Ils n'ont jamais fait autant de bêtises qu'en cette fin de législature. Elles me convainquent de leur honnêteté. Je voterai pour eux, bien que je ne sois pas socialiste. Eux non plus, Dieu merci.

### **Samedi 7 décembre, 11 heures et demie.**

J'avais oublié, depuis Florence il y a quatre ans, combien ces Italiens peuvent être pénibles avec leur obsession conjugaliste. Ils ne sortent pas de là : « Tu as un ami ? » ou « Tu n'as pas d'ami ? » C'est pratiquement la première question qu'ils vous posent. S'ils vous voient avec quelqu'un qui pourrait être « ton ami », ils s'informent aussitôt. Et si la réponse est positive, ils prennent une mine affolée, levant les yeux au ciel et battant l'air de la main, comme si l'autre allait les assassiner. Exaspérés, R. et moi en sommes à répondre : « Oui, c'est mon amant, mais nous ne sommes pas Italiens. » Les implications de la formule ne sont pas toujours bien comprises. Tous ces garçons sont persuadés que le code dans lequel ils vivent est une loi universelle. Ils ne songent nullement à la contester mais seulement, selon leur génie national, à la tourner : mensonges, cachotterie, rendez-vous secrets, baisers volés et regards dérobés...

\*

L'amateur de cinéma, à Rome, ne trouve guère à se satisfaire. Il y a relativement peu de salles, et encore moins de films à voir. Le pire, c'est que tous les films étrangers sont doublés en italien, ce qui, pour un Parisien habitué aux versions originales, les élimine d'emblée. Restent les films italiens mais, si l'on excepte le comique troupier et la grosse caleçonade, ce front-là est terriblement calme. Nous avons vu jeudi soir, au Fiamma, *Interno Berlinese* de Liliana Cavanni, d'après un roman de Tanizaki dont l'action, allez savoir pourquoi, est transportée dans le Berlin de l'immédiat avant-guerre. Tout cela m'est complètement étranger. Autant la bonne pornographie m'enchantait, autant l'érotisme m'ennuie. Il a partie liée au mal et à la mort, c'est-à-dire le contraire de l'univers sexuel tel que je le conçois. Plus rien ne me permet de comprendre (touchons du bois) le masochisme sentimental et sexuel. Cette petite et perverse aristocrate japonaise qui les trompe, qui leur ment sans cesse et qui leur fait prendre des somnifères pour qu'ils ne fassent pas l'amour entre eux, je ne peux pas imaginer la fascination qu'elle exerce sur ce diplomate allemand et sur sa femme. Même en en faisant un joli petit Japonais, et même un joli petit Sicilien, je n'arriverais pas à le trouver autre chose que médiocre, quoique *sexy*, et tout à fait *impossible*, heureusement.

\*

Une pratique sociale qui gagne constamment du terrain, surtout chez les filles, consiste à manger des fruits, généralement des pommes, en public, dans la rue, dans les magasins, au cours d'une conversation avec des étrangers. L'habitude vient je crois des Américaines, celles des films et celles des voyages en Europe. Il y a bien sûr que la plupart des fruits me dégoûtent, et les pommes presque autant que les oranges. Mais je n'en prétends pas moins à une certaine objectivité quand je trouve cet usage déplaisant, et déplacé. Quand on parle à quelqu'un, ou pire encore lorsque ce quelqu'un vous parle, le voir, ou la voir, tout occupé, entre les mots, à la fabrication mastiquante d'un trognon, c'est pénible.

Au fond tous les maux que je déplore en matière sociale se ramènent à un seul, la confusion du public et du privé. Fier d'être avant tout « soi-même » dans toutes les circonstances de la vie, chacun n'a plus qu'un langage et s'en vante, qu'une seule façon de s'habiller quelle que soit l'heure, qu'une seule attitude quelles que soient les circonstances, qu'une seule langue. Le Premier ministre dans un grand discours au congrès socialiste, devant la télévision, les microphones de la radio et toute la presse, interpelle ses ministres et ses principaux camarades de parti en les tutoyant et en les appelant par leur prénom : « Mon cher Lionel, mon cher Michel... etc. »

Comme les goûts peuvent diverger ! G., l'autre jour me vantait un restaurant dont l'un des principaux charmes, pour lui, c'était que les garçons, dès la deuxième visite, vous y tutoyaient. Mais moi je n'ai pas envie d'être tutoyé par les garçons de restaurant, sauf si ce sont des amants ou si je m'en suis fait, vraiment, hors commerce, des amis. Je suis pour des rapports sociaux distanciés, usant de codes reconnus comme tels, c'est-à-dire, entre les parties, ne serait-ce que provisoirement, d'une langue tierce qui permette les échanges sans que personne n'ait à subir comme universel, ni à prétendre adopter, le langage de l'autre.

Contre les valeurs du *familier*, celles de *l'intime*. Le *familier* est autoritaire, il vous est imposé, comme la famille. *L'intime* se choisit, il est la libre reconnaissance de véritables liens.

### **Paris, lundi 9 décembre, 11 heures du matin.**

À Paris en coup de vent, pour le conseil d'administration de la Villa, auquel je dois assister comme délégué des pensionnaires. Dans le courrier qui m'attendait chez moi, je trouve un objet singulier, qui devrait intéresser un sémiologue. C'est une lettre anonyme, mais tellement mal écrite qu'elle en est complètement illisible. Pas de « locuteur » donc, pas de « message », et pourtant quelque chose, mais quoi ? Enfoncé, le « phatique » !

Mes chroniques dans *Gai Pied*, que je ne vois que par trois ou quatre, quand je viens en France, n'ont plus d'illustration. Ainsi, la page est par trop austère, d'autant que les caractères sont minuscules. C'est ma faute : j'envoie trop de texte. Nous abrègerons, et ferons des extraits d'extraits. Mais comment ? Noter l'opinion, ou l'impression, sans leurs attendus ? Ou bien faut-il ne donner qu'une « entrée », mais dans son entier ?

## **Rome, 10 décembre 1985, 11 heures et demie du matin.**

Le conseil d'administration de la villa Médicis se tenait hier au Conseil d'État, sous la présidence de Madame Mème. On a distribué aux membres une photocopie de ce que j'avais écrit ici, tel que l'a publié *Gai Pied*. Lorsqu'est venu mon tour de parole, j'ai dit à peu près la même chose, puis je me suis fait taper sur les doigts par la présidente et par M. Beck, directeur de l'administration centrale à la culture. Moi qui me plaignais tant du prétendu manque de courtoisie dont seraient victimes les pensionnaires, ne trouvais-je pas discourtois de publier dans la presse ce que j'avais publié ?

« Monsieur Drot (réponds-je) ne cesse de parler de la nécessité d'établir une "mémoire" de la Villa et, pour les pensionnaires, de laisser une trace de leur passage... J'ai fait état devant le jury dès le mois de mai, avant d'être nommé à Rome, de mon projet d'un *Journal romain*, et j'ai dit au directeur, à mon arrivée, que des extraits devaient en paraître dans un hebdomadaire. Fallait-il que je note et publie seulement mes enthousiasmes ? Si les pensionnaires écrivains ne sont plus libres de leurs écrits, il faudrait les en prévenir *avant*, comme d'ailleurs de tout le reste... »

Madame la Présidente s'est dite « choquée » de mon attitude, puis la discussion a repris comme si de rien n'était. On dit au conseil d'administration que sa Villa tombe en ruine et que les pensionnaires n'y sont plus convenablement reçus, mais il ne daigne pas engager le débat là-dessus. M. le Secrétaire général m'a dit l'autre jour que mon intervention était « déplacée » ; ce sont les pensionnaires, tous, qui se sentent désormais « déplacés », ou « de trop », à la Villa comme au conseil d'administration, où il leur faut demander quatre fois la parole pour se la voir accorder de mauvaise grâce, et où personne ne leur répond. Dans ces conditions, le rôle des délégués est une farce. J'ai dit ce que j'avais à dire et je pense maintenant démissionner.

\*

À propos de démission, et pour passer à un théâtre un peu plus large, je n'ai appris qu'à Paris que Fabius, après la visite de Jaruzelski, avait présenté la sienne, refusée par le président. Personne ne lui en sait gré (sauf moi) et tout le monde, y compris les socialistes, s'entend au contraire pour l'accabler d'ironie, de critiques, ou de soupçons.

Deux jours après, les attaques se déplacent sur Jack Lang, qui a protesté, lui, contre l'inqualifiable contrat de la « Cinquième Chaîne ». Dans *Le Matin* d'hier, un vilain article de Max Gallo, dont la médiocrité journalistique, telle que la reflète bien son style affreusement surponctué, reflète bien la médiocrité morale, s'emploie, au nom de la solidarité (mais le mot est mal choisi cette semaine) ministérielle, à répandre des insinuations sur les motifs de ceux qui parlent en conscience : « On comprend que chacun ait des convictions intimes. *Une image et un avenir à gérer*. Le souci du secteur dont il a la charge. Etc. » Qui apprendra jamais aux journalistes ce que c'est qu'un *point* ? Et plus loin : « En mars 1986, si des millions d'électeurs etc., ce ne sera pas parce que tel ou tel ministre aura réussi à préserver son image pour un

futur, hypothétique par nature, etc.. » Il y a certaine bassesse du soupçon qui ne parle que du soupçonneur.

\*

Quand on va de Rome à l'aéroport en taxi, on paie un supplément de 12 000 liras sur le prix marqué au compteur, et de 5 000 quand on va de l'aéroport à Rome. Samedi, comme je parlais pour Paris, le compteur marquait 23 000 liras, le chauffeur m'en demande 46 000. « On double pour l'aéroport » m'explique-t-il. Je lui montre le règlement affiché dans sa voiture. Lui alors : « Ah oui, pardon, je me suis trompé ». Hier, comme je rentre de Paris, c'est d'abord un bonhomme qui me propose un taxi dès après la douane. Je me méfie, je lui demande s'il est bien un chauffeur de taxi normal, il me dit que oui, sa voiture est en effet un taxi, nous partons. Mais pas de compteur : « Ah, c'est toujours le même prix, Fiumicino-Rome, 45 000 liras. » Comme je proteste, il me ramène à l'aéroport. Le suivant ne met son compteur en marche que sur ma demande, et il essaie à l'arrivée de me faire payer 12 000 liras de plus, et encore un supplément à cause de l'heure nocturne : « Non, 12 000, c'est dans l'autre sens, lui dis-je. Dans celui-ci, c'est 5 000 – Ah, bon, d'accord, il n'y a que trois jours que je fais ça... » Quant au tarif nocturne, il n'en est question nulle part, mais enfin...

Mon amie Jacqueline raconte une histoire horrible de chauffeur de taxi romain qui l'a mise en larmes, dans une banlieue isolée, par sa mauvaise foi et la violence physique qui l'accompagnait. Mieux vaut choisir en effet des chauffeurs de votre taille, ou bien âgés, car si l'on proteste contre ses exactions, et si l'on refuse de s'y plier, la corporation peut devenir facilement violente. Je ne veux pas dire qu'elle soit entièrement malhonnête. Mais elle l'est à un surprenant degré ; à moins, bien sûr, que l'on ne considère pas son attitude comme de la malhonnêteté, mais comme une espèce de sport national, amusant et en tout cas pittoresque. Je ne peux pas voir les choses ainsi. La situation implique une tension permanente que je trouve épuisante. Surtout elle reflète une petite médiocrité lâche, prompte à se servir de la force dès qu'elle le peut, qui est tout simplement minable et qui n'a, quoi qu'on en dise, aucune espèce de charme de *Commedia dell'Arte*.

Les Italiens ne se rendent pas compte de tout cela, qui vise surtout les étrangers, ignorants de la langue et des usages. Faire comprendre qu'on n'est pas dupe suffit généralement à remettre les choses en place. Mais il faut bien s'informer à l'avance, et de préférence connaître un peu l'italien.

\*

Denis qui m'a très gentiment mené jusqu'à Roissy, me reproche d'avoir écrit, à propos du prix Nobel à Claude Simon et des bons résultats de mon test L.A.V. : « Dans les deux cas, c'est la vertu récompensée. » Il dit qu'une telle phrase est dure pour les malades. Si c'est le cas, je les prie de m'en excuser. Il ne pouvait s'agir dans mon esprit que d'une plaisanterie, et plus

précisément d'une *antiphrase*. Peut-être la plaisanterie était-elle obscure, ou simplement mauvaise. Mais je crois qu'il est essentiel de ne pas exclure absolument, à propos du Sida, la plaisanterie ; car le tabou serait fatal.

### **Mercredi 11 décembre 1985, 5 heures.**

Matinée au musée Capitolin avec Rodolphe. Faut-il le dire ? *La Vénus capitoline* et même, dans la salle des Empereurs, l'étonnante tête d'Héliogabale, si expressive, me sont peu de chose auprès du *Galatée mourant*, que j'aimerais d'ailleurs mieux, pour me l'annexer plus étroitement, en en faisant mon oncle ou cousin, appeler le *Gaulois mourant*. Quand Attale 1er, roi de Pergame, vainc les barbares qui menaçaient ses États, ils ne sont installés au cœur l'Anatolie que depuis une génération ou deux. Ce sont encore des Gaulois. La réplique en marbre du Capitolin avait pour original un bronze, qui lui-même n'était qu'une partie d'un vaste groupe monumental, élevé par le roi Attale dans sa capitale pour célébrer sa victoire.

Disons-le tout net : rien en sculpture, pour moi, n'est *sexy* comme ce vaincu. On trouve facilement dans l'Antiquité des corps plus sensuels, à commencer par le prétendu *Faune* de Munich, mais de visage, à mon gré, point. Ce n'est pas un visage classiquement beau, non, loin de là ; rien d'apollinien, certes. Sa petite moustache suffirait à l'exclure, ce Galatée, de tout classicisme antique, comme ses courts cheveux en désordre et la torche qu'il porte au cou, si semblable à toutes celles du musée de Saint-Germain et d'ailleurs. C'est bien un barbare, et probablement pas un prince parmi les barbares, malgré son assez riche bijou. Son nez court et un peu grossier, d'ailleurs cassé et refait, ne suggère pas le rejeton de grande race. On pourrait parler de la noblesse qu'il témoigne dans un moment difficile, mais ce serait brouiller les pistes. Car le prestige dont il jouit, à mes yeux en tout cas, est un de ceux qui m'impressionnent le plus : c'est un prestige sexuel. Ce Gaulois mourant – mais qu'est-ce qui prouve qu'il est mourant ? Sa blessure n'a pas l'air si grave... – est un objet de désir, et d'abord sans doute de la part de l'artiste qui l'a sculpté. Mais pour qu'il s'installe si pleinement dans les fastes de la mémoire, il fallait aussi qu'il fût une œuvre d'art et superbe. C'est cette combinaison, somme toute bien rare, qui le rend si troublant, et si précieux : un chef-d'œuvre qui pourrait faire bander.

À peine l'avions nous quitté, nous nous sommes arrêtés sous la galerie Colonna pour déjeuner rapidement de *toasts*, comme ils disent ici pour désigner de petits croque-monsieur, et de sandwiches. Une violente envie de pisser me mène aux profondeurs des toilettes. Mais comme je sors d'un cabinet, je vois aux urinoirs un Américain blond, croisé cinq minutes plus tôt sur le Corso. Il se branle et paraît m'inviter à le rejoindre. *Ma certo*, vous pensez bien. Quelle belle queue ! C'est R. qui serait content ! Mais je n'ai pas plus tôt tendu la main pour la toucher que le voilà qui jouit, cet idiot. Je croyais qu'il m'en fallait peu, mais alors lui... Et dans ce peu je n'entrais pas pour beaucoup, j'en ai bien peur. Toujours est-il que je n'avais pas encore bandé qu'il avait déjà replié ses majestueuses affaires, et disparu. Pour une fois qu'il se passait quelque chose...

Je dis qu'il était Américain parce qu'il en avait l'allure et parce que les Italiens, Dieu sait, sont rarement si expéditifs. Encore les rares qui veulent bien vous jeter un coup d'œil, on aimerait mieux qu'ils s'abstiennent, tant leur air est traqué et leur regard sournois. Rien n'est sinistre

comme ces dragues qui n'osent pas dire leur nom, rasant les murs et se déguisent presque en agressions.

## **Jeudi 12 décembre 1985.**

Hier nous étions allés au musée Capitolin pour le voir, ce matin j'y suis retourné pour y faire des photographies. Ainsi libéré de l'obligation de le visiter, je l'ai vu mille fois mieux, avec un plaisir mille fois plus grand. En revanche le beau soleil qui m'avait incité, au réveil, à faire cette course s'est voilé dix minutes après mon arrivée, et il n'éclairait pas beaucoup mieux qu'hier le *Gaulois blessé*, que de toute façon il n'atteint guère. Je me suis à peu près consolé en traversant la place du Capitole pour aller parcourir, au pas de charge, les somptueuses salles du palais des Conservateurs, pour une simple et précipitée reconnaissance.

À force de voir partout reproduite, et mal, la fameuse *Louve capitoline*, on en arrive à la considérer seulement comme un symbole, et l'on oublie qu'elle est une œuvre magnifique, d'une formidable puissance.

*L'Ensevelissement de sainte Pétronille*, du Guerchin, jadis à Saint-Pierre, est accroché trop bas, dans la pinacothèque, au bout d'une salle d'insuffisante ampleur. Le regard qu'on peut porter sur la toile n'est pas celui qu'a souhaité et prévu le peintre. Les perspectives en sont faussées. Mais toute admiration n'en est pas pour autant abolie, d'autant que confortée, sur la gauche, un *Antoine et Cléopâtre*, ou *Octave et Cléopâtre* œuvre tardive ou d'atelier, qu'on voit mal, mais dont tout ce qu'on voit est remarquable.

Le Guerchin, avec le Guide, ces deux Bolognais, règnent sur Rome, par la quantité de leurs œuvres, en tout cas, qu'on rencontre au hasard de promenades. L'un et l'autre sont terriblement inégaux, mais le second bien plus encore que le premier. On est poursuivi d'églises en musées par toute ces vilaines saintes et héroïnes du Guide aux traits noyés, dont les yeux coulent : non qu'ils laissent s'épandre des larmes, ou pas seulement, mais que, grosses gouttes eux-mêmes, luisantes comme des intérieurs d'huîtres, ils menacent d'aller se perdre dans les chairs blanches sans os de ces visages liquéfiés qui, à leur tour, sont précairement montés sur des bustes invertébrés. On est tenté de guetter, sous le tableau, la petite flaque. Comment le même artiste a-t-il pu commettre ces Madeleine désolées, ces Cléopâtre en finale pâmoison, et nous avoir donné une aussi forte image, magnifiquement construite, que le *Massacre de Bologne* ?

La pinacothèque Capitoline présente de lui un sage et plutôt quelconque autoportrait de jeunesse.

\*

Nous avons regardé, aussi longtemps que nous avons pu le supporter, mardi soir, à la télévision italienne, une sinistre émission sur une affaire de trafic de photographies pornographiques d'enfants, qui a pour cadre région de Trévise et la Lombardie, mais qui

secoue toute l'Italie. L'enquête était menée par une journaliste froidement hystérique, dûment non maquillée, ou bien au maquillage blafard. Inutile de dire qu'elle ne souriait jamais, même face à des psychiatres ou à des juges qui s'écartaient tant peu du sujet. Non, il ne fallait pas oublier un seul instant la pure horreur : des monstres avaient photographié nues des filles de neuf ou dix ans. Et quand la journaliste interrogeait les modèles, aujourd'hui adolescentes, car les faits sont anciens, elle faisait tout, par le ton de sa voix et son masque tragique, pour leur rappeler l'ignominie de ce qu'elles avaient vécu. On pouvait s'empêcher de penser que le traumatisme menaçait bien davantage ces malheureuses face aux caméras de la redoutable inspectrice que jadis devant les appareils des photographes ; ou plutôt le traumatisme était confectionné là, rétrospectivement, par cette femme glauque à la voix blanche, forte de la haine de tout un peuple pour les ennemis de la famille

En soi, ces adolescentes, qu'avaient-elles souffert ? Impossible de savoir calmement, tant l'amalgame, dans le reportage, était constant. Avaient-elles été violées ? Avaient-elles subi des contraintes physiques ? Ou seulement été photographiées nues ? Peu importe, toutes ces atrocités se valent, pour peu que l'on considère le moindre contact, entre l'enfance et la réalité sexuelle, comme l'abomination des abominations.

Les mécanismes de la haine, du racisme et de la peur, ici, sont observables presque à nu. Car qui donc aurait un suffisant courage, dans une société comme l'italienne, obsédée par le culte de l'enfance et de sa prétendue « pureté », pour se dresser parmi les flots de l'hystérie collective et réclamer des éclaircissements, apporter des nuances, ou proposer des distinctions ? Hurler avec les loups est la seule attitude prudente ; et si l'on sent qu'ils pourraient vous menacer, il faut les dépasser dans la stridence. Ce qui se fait entendre, en fait, c'est toujours l'horreur de la sexualité. Les enfants ne sont qu'un détour. On n'ose plus trop exprimer le dégoût maladif qu'inspire la sexualité adulte, ni le désir qu'on a de l'opprimer, tandis qu'on peut s'en donner à cœur joie dès qu'il est question d'enfants, de près ou de loin. Un seul point ne reçoit jamais d'explication : pourquoi la vie sexuelle serait-elle admissible pour les adultes, comment pourrait-elle être pour eux une source de bonheur, même, mais constituer pourtant une monstruosité pour les enfants ? La véritable explication est bien simple : si l'on juge la sexualité épouvantable pour les enfants, c'est qu'en fait on la trouve laide, coupable, répréhensible et sale pour les adultes aussi, et dans tous les cas. L'émission le laissait bien apparaître, car elle débordait constamment de son sujet. Sous prétexte de dénoncer « la pornographie infantine » c'est toute la pornographie et au-delà toute la sexualité libre qu'elle attaquait. Sans cesse était rappelé par exemple le nombre d'acheteurs de revues à caractère sexuel, et déploré leur prolifération aux devantures des édicules.

Malgré les proclamations contraires, on dirait que personne (sauf moi) ne croit vraiment à la totale innocence du sexe, et que personne, surtout, n'en tire jusqu'au bout les conséquences. Si le sexe est considéré comme un des éléments d'une vie heureuse, si on le place du côté du bonheur, du rire, de la gaieté, de la tendresse, il n'est pas possible que, s'agissant des enfants, il se retourne en son contraire et devienne une monstruosité. La nudité, par exemple est innocente ou ne l'est pas. Pourquoi des parents qui se montrent nus devant leurs enfants ne les photographient-ils pas nus, eux aussi ? Où est le tort causé ? Et si les photographies sont faites par d'autres que par les parents, pourquoi est-ce une circonstance aggravante ? Et si d'aucuns trouvent excitantes les photographies en question, où est le crime ? Elles auraient été vendues ? Est-ce vraiment pendable ? Ce qui ne serait pas honnête, c'est que les modèles ne bénéficient pas de cet éventuel petit commerce. Mais ce qui est vraiment monstrueux, c'est qu'on tente de les persuader qu'elles ont été associées, serait-ce en tant que victimes, à des actes immondes.

Y a-t-il eu actes sexuels avec les petites filles, près de Trévisé ? On l'insinue, sans nous le dire clairement. Mais quand bien même, il faudrait encore et toujours distinguer. Le méchant photographe – mais était-il méchant ? – aurait fait prendre à ses jeunes modèles des poses érotiques. Mais les poses érotiques ne sont une horreur que dans l'esprit malade la journaliste et de la *vox populi* qu'elle représente en l'exagérant (espérons-le ; ce n'est pas sûr). Si les poses érotiques sont tout à fait innocente à vingt-cinq ans, ou à dix-huit, elles le sont aussi à quinze, ou à neuf. En avoir pris ne vous salit pas pour la vie. Et en avoir fait prendre à des petite filles, ou à des petits garçons, je n'y vois, pour ma part, rien de répréhensible ; j'ai toujours regretté d'avoir eu une enfance et une adolescence stupidement chastes. Surgit ici, néanmoins, la question des moyens, et c'est là que tout peut se renverser. Y a-t-il eu contrainte, vraie contrainte, par la menace, le chantage ou la force physique ? Car suggérer, proposer, même avec un peu d'insistance, et même à des enfants, ce n'est pas contraindre. On ne voit pas pourquoi les parents, qui disent avoir tellement de mal à forcer leurs enfants à faire quoi que ce soit, les affirment toujours si malléables aux volontés des tiers. Si les avances sexuelles ont du succès, c'est qu'elles rencontrent un désir. La chose doit se produire assez souvent, car je crois volontiers, et même je sais, par expérience, que les enfants soc pleins de désirs et de curiosités sexuelles. Inutile de les pousser. Une invite peut suffire. Si elle ne suffit pas, il n'est pas tout à fait interdit de la renouveler, après un certain délai, mais il serait coupable, ah oui, ce fois-ci, de la transformer en exigence. Pour les violeurs, qu'ils aient usé de la force physique ou de n'importe quelle autre forme de contrainte, pas d'indulgence, pour les violeurs d'enfants moins que pour les autres, bien sûr, non parce que leurs victimes sont plus « pures », mais parce qu'elle sont plus faibles.

Nous n'en étions qu'à des photographies. Comment ont-elles obtenues, je n'en sais rien. Y a-t-il eu tromperie, y a-t-il eu violence ? Qu'on s'indigne si c'est le cas, je serai le premier, et qu'on châtie. Mais sinon qu'on se calme un peu, pour l'amour du ciel. Dans un monde à la sexualité malade, où c'est l'interdit et sa transgression qui font le désir, de ces images-là, plus il y en aura, moins on en voudra. Voir des petites filles toutes nues laissera fort indifférent. Pour ma part, j'en suis déjà là. Et les petits garçons, au moins jusqu'à quinze ou seize ans, n'ont pas sur moi plus d'effet.

### **Vendredi 13 décembre 1985, midi et demie.**

Soirée musicale hommage à Michaux, hier soir, à la Villa, avec l'audition intégrale, présence du compositeur, des quatuors de Giacinto Scelsi. Le cinquième est dédié à la mémoire de Michaux.

Les invitations pour cette soirée sont arrivées en ville mardi Celles des pensionnaires étaient dans leur casiers mercredi, mais donnaient, pour le concert, la date du 22 décembre au lieu du 12 ! Heureusement qu'une affiche, dans le vestibule, permettait de rétablir la vérité. Les lapsus, *linguae* comme *calami*, fleurissent sous l'administration Drot. Monsieur le directeur lui-même, dans une petite allocution sur Scelsi, destinée à une retransmission radiophonique, mélangeait le quatrième et le cinquième quatuor et s'est trompé de dix ans quant à la date d'un troisième...

Scelsi ne compte pas, d'autre part, parmi mes compositeurs contemporains favoris. Trop de *tutti* dans ses quatuors, pas assez de sons rares pour mon goût. L'inspiration plus ou moins

indo-tibétaine et mystique de sa musique ne me touche pas particulièrement. Il n'empêche que certains mouvements sont très beaux et que la soirée, animée par le quatuor Arditi, venu de Londres, était dans son ensemble de haute qualité et de très grand intérêt.

\*

Pour me dissuader de démissionner de mes fonctions de délégué des pensionnaires, mon collègue Benoît Peaucelle me représentait que nous formions par nos différences, lui et moi, une excellente équipe. Par exemple, j'étais connu pour être, contrairement à lui, « un homme de gauche ». Ce n'est pas la première fois qu'on me décerne cette appellation. Elle ne cesse de m'étonner. Il faut vraiment que l'obsession politique soit bien vive, parmi les Français, pour qu'on veuille à tout prix donner à chacun des étiquettes, dans ce domaine, et à moi qui ne suis pas, c'est le moins qu'on puisse dire, un militant particulièrement exalté. « Homme de gauche » ? Certes j'ai toujours voté pour la gauche, et vais encore le faire, très certainement. J'approuve tant bien que mal les orientations de la politique socialiste. Mais par toutes mes fibres et mon instinct, je suis bien davantage un homme de droite que la plupart des hommes de droite. Test très pertinent, je crois, si je lis une histoire des guerres de Vendée, c'est aux Chouans que je m'identifie d'emblée. Mais mon esprit de droite est poétique, historique, fantasmatique, romanesque – ce qui est déjà beaucoup, certes. La droite actuelle ne le flatte en rien, et sans doute ne l'aurait pu flatter aucune droite qui me soit contemporaine. Je suis royaliste dans mes rêveries, mais si j'avais vécu sous Louis XIV, je l'eusse certainement haï, et je me serais réfugié en Hollande, pour y publier des libelles libertins.

Benoît disait que le service à table des pensionnaires par un maître d'hôtel avait été supprimé l'année dernière par le précédent secrétaire-général, socialiste chrétien de stricte observance, qui voyait en lui une intolérable survivance. C'est alors que le *cameriere* fut remplacé par un horrible chauffe-plat, où il faut aller se servir. Bien entendu, je regrette le *cameriere*, et le « service à la française » qu'on se vante d'avoir supprimé. C'est en cela que je suis peut-être un « homme de droite ». Je veux la liberté, plus la pompe. La Sérénissime ?

*7 heures du soir.* Colloque d'écrivains français et italiens, aujourd'hui, demain et dimanche, au Centre culturel français, piazza Campitelli, et à la Villa. J'ai assisté cette après-midi à la première réunion. (*Interruption : justement ce coup de téléphone-là. Poggibonsi é un sogno...*) Je comprends les mots des Italiens, Zanzotto (son texte était lu par quelqu'un d'autre) ou Sanguinetti, mais je ne comprends pas bien ce qu'ils disent, sans doute parce que je fais trop d'efforts pour suivre pas à pas leurs propos. Les Français m'offrent donc plus de satisfactions. Goux a lu un texte très beau sur « la phrase-paysage », avec célébration de la syntaxe, et Lucette Finas a très bien parlé de son expérience de la lecture. Et pourtant, pourtant, j'étais ailleurs. Il y a treize jours exactement, à Florence, j'ai rencontré un Poggibonsien, qui devait venir à Rome pendant cette fin de semaine. Je lui avais donné mon numéro de téléphone. Or je suis toutes les après-midi chez moi, mais juste aujourd'hui ce colloque... Je n'ai pas pu y tenir, je suis rentré avant la fin des débats. Et, comme je commençais d'écrire ceci, appel de Poggibonsi. Hélas, on ne peut venir à Rome. Mais peut-

être pourrions-nous nous voir dimanche à Florence ? Quel soulagement ! Et maintenant, j'ai même un numéro de téléphone où appeler. J'avais tellement craint ce fil rompu...

La place du Capitole, je crois bien ne pas exagérer, est pour moi, depuis vingt ans, la plus belle place du monde. Et je ne retranche rien de ma passion pour elle. Mais je m'avise qu'elle m'a aveuglé. Car dans admiration sans borne pour le Campidoglio, je ne voyais plus l'église d'Aracoeli. Or ce soir, comme je revenais de la piazza Campitelli et marchais le long du viale del teatro di Marcello, la façade médiévale de l'église, en briques brunes saillantes, très nues, était en face de moi, par-dessus les cent vingt marches de marbre de son abrupt escalier d'accès, que coupe si rudement, vers le bas, celui de Campidoglio. Et la beauté de cette image dans la nuit m'a pour la première fois touché. Ainsi Rome : elle a le temps.

Je n'irai pas jusqu'à prendre la défense du *Vittoriano*, mais je dois dire qu'à profil perdu, depuis les pentes du monte Caprino ou l'avenue du théâtre de Marcellus, il n'est pas sans un certain charme borgésien. Une de ses grosses tours, vue de côté, pourrait être d'une bibliothèque à Ninive, ou bien sûr à Babel.

### **Samedi 14 décembre, 2 heures du matin (le 15).**

Inoubliable expérience, ce soir, grâce aux organisateurs français du colloque, Serge Fauchereau et Maurice Nadeau, qui y sont logés : les hauts de la villa Médicis, la chambre du cardinal, la chambre turque, les tours, et le passage suspendu qui les relie.

### **Florence, pension Quisisana, lundi 16 décembre, 10 heures et demie du matin.**

Désastre à Poggibonsi, hier soir. Je n'ai jamais eu tant de mérite à m'en tenir aux bons principes. Un grand enthousiasme se dépensait, en tout cas de mon côté. Le moment critique était aussi formidablement excitant. Je sentais bien que le terrain n'était pas du tout favorable à des problèmes d'intendance. Et pourtant je me suis lancé, comme j'ai pu. Ma formule n'était sans doute pas la bonne, mais de toute façon aucune n'aurait fait l'affaire. J'ai dit : « On applique la nouvelle réglementation ? » Et à partir de là tout a été affreux. « Quelle nouvelle réglementation ? De quoi tu parles ? Quoi ? Penser à ça dans un moment pareil ! » (Je me demande bien dans quels autres moments il faudrait y penser...) Ceci surtout : que j'avais sans doute raison sur le fond, quoique l'on fût en Italie où la situation n'était pas la même que dans mon pays ; mais ces « précautions », dont je parlais, introduisaient un élément de méfiance réciproque qui n'était pas compatible avec l'amour, etc. Discussions, certes. Mais plus rien n'était possible, sauf un assez mélancolique dîner, à Poggibonsi. On m'a proposé de passer la nuit sur place, mais chastement, à deux dans un lit minuscule, c'était au-dessus de mes forces. Je suis retourné à Florence, vers minuit.

J'étais un peu chagrin. Mais les plaisirs faciles ont tôt fait de rendre relatifs ces sentiments de mélancolie, et le loyal Crisco m'en a offert à deux reprises, en moins d'une demi-heure, de simples et tranquilles qui m'ont rendu ma bonne humeur. R. avait retenu ici pour lui seul, afin de laisser sa place au hasard, une chambre pour deux personnes, et il m'a donné l'hospitalité. À deux heures du matin, la vue de notre fenêtre sur l'Arno, à deux pas du pont Vecchio, face

à mon Belvédère bien-aimé, d'où j'avais vu le coucher du soleil avec St., était merveilleuse. Elle est un peu décevante ce matin, car le temps est très gris, tandis que la journée d'hier était enchantée. Les immeubles reconstruits après la guerre, juste en amont du pont, sont décidément bien laids. Mais comme j'écris ceci, à ma petite table devant la fenêtre, mon regard peut passer par-dessus eux pour rejoindre un étrange kiosque suspendu dans l'air au-dessus d'une villa blanche aux formes contournées, la coupole turquise et la girouette du *kaffeehaus* de Boboli et surtout, dans la brume, le Belvédère lui-même. Oui, ceci, et c'est toucher au plus près au désir et au mystère d'écrire : que je l'ai dans l'œil comme cette plume touche ce papier. Il est ceint d'échafaudages, ces temps-ci, mais ils ne suffisent pas à détruire sa beauté qui, outre le génie de Buontalenti, tient surtout à son site, bien sûr, mais aussi à l'extraordinaire et cubiste agencement, autour de lui, des niveaux, des redans et des angles de la forteresse qu'il domine.

Le temps d'achever cette phrase, San Miniato dont j'allais parler s'est perdu dans la brume. Des hauteurs d'oltr'Arno, on ne voit plus que de grands pins.

(Je ne connaissais de jolie vue, à la pension Q., que celles de l'arrière, entre les maisons, sur la tour de la Seigneurie. Celle-ci, depuis la chambre 15, est bien autre chose encore...)

*Gênes, hôtel City, lundi 16 décembre 1985, minuit.* Journée dans Lucques, la bien-aimée. Les villes qui vous inspirent un grand amour ne sont pas les plus riches, les plus fameuses ni les plus visitées, mais celles qui, très séduisantes pourtant, sont plus discrètes, moins connues, et dont on a quelque mérite personnel à s'être épris, parce qu'un hasard ou un signe nous les ont un jour désignées, ou bien parce que l'un de leurs charmes nous était particulièrement destiné.

Combien de fois ai-je marché dans Lucques, par tous les temps, en toutes saisons, avec presque tous ceux que j'ai aimés ? La belle journée fut de celles où la lumière et la brume, loin de lutter, se confondent, et semblent faites de la même matière impalpable et dorée dont elles enveloppent les lointains, les hauteurs, nos rêveries et jusqu'aux sons. Jamais je n'étais monté jusqu'au sommet de la tour des Giunigi. Plus encore qu'à la vue qu'on a de sa plate-forme, elle doit sa séduction, qui pour moi est immense, aux quelques arbres qui lui font un panache. L'architecture a besoin de feuillages. Mais rarement frondaisons auront été plus paradoxales et singulières que celles-ci, vertes et suspendues dans l'air de décembre, à quelques dizaines de mètres au-dessus des toits, serrées sur le sommet d'une tour de brique rouge, militaire et médiévale. La nature ici est une complaisance de l'histoire, qui la supporte et qui la cite, et choisit d'en faire sa parure. Telle est bien sans doute l'essence du mystère de Lucques, qui doit tant à ses remparts : larges vieux murs d'un rouge pâle, au-dessus des prairies ; des arbres immenses, plantés sur le chemin de ronde, y font de l'ombre en été ; en hiver, tous les campaniles de la ville se dressent à travers leurs branches nues.

Nous avons fait deux longues promenades nocturnes dans Gênes, pour aller dîner sans savoir où, puis pour regagner cet hôtel. L'une et l'autre nous ont montré d'excellentes architectures, la première à travers les quartiers misérables et terriblement sales de la ville basse, par les maisons de Doria, le palais impérial sur le Campetto, la cathédrale, la via San Lorenzo, le palais Saint-Georges, les portiques de Sottoripa, la via San Luca, le palais Spinola, San Siro, la maison natale de Mazzini, la via del Campo et les quais jusqu'à la place Acquaverde ; la seconde à travers les artères somptueuses de l'intérieur, la via Balbi, la via Cairoli, la via Garibaldi et la place Fontane Marose. Tout était vide. Aucune animation nulle part. Même dans la zone « interlope », nous n'avons pas trouvé un restaurant où trois tables fussent occupées. En désespoir de cause, nous avons dîné près de la gare, non loin de la statue de Colomb. Nous étions bien sûr épuisés ; mais pas tant que nous ne puissions être encore éblouis, au retour, par la via Garibaldi, si sottement nommée, et par ses environs. Rubens a fait de ces parages le décor de plusieurs de ses œuvres. Il n'y a guère en Europe, loin de toute idée planifiée, d'ensemble architectural civil, fait de bâtiments autonomes, qui soit de plus noble inspiration et de plus grandiose effet. Tous ces palais sont à peu près contemporains. Ils datent de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle pour ceux de la via Garibaldi, du XVII<sup>e</sup> siècle pour ceux de la via Balbi : c'est dire qu'ils sont autant d'exemples de ce que savait faire la meilleure architecture du continent à son heure de plus parfaite maturité.

### **Mardi 17 décembre 1985, 7 heures et demie du soir...**

ou juste un peu au-delà : car le point de pleine maîtrise est ici, sans doute, dépassé. On peut vivre sur l'acquis d'une grammaire des formes mise au point à la génération précédente, et se contenter d'en redistribuer, avec une science à peine un peu blasée, les éléments. Cette architecture n'est plus soutenue par une recherche. Elle a déjà tout trouvé. Et sans doute pourrait-on lui faire des reproches du même ordre que ceux qu'adresse André Suarès aux styles roman et gothique italiens : il voit en eux, si je me souviens bien, l'application un peu facile de formules venues d'ailleurs, sans que se fasse plus sentir la nécessité esthétique, mais aussi architectonique, qui animait les œuvres originelles – françaises dans ce cas-là. Les façades à rangées de colonnes superposées du roman pisano-lucquois le mettaient en fureur, parce qu'il les jugeait – non sans motif – plaquées sur des structures qu'elles ignorent. Le gothique italien, d'après lui, pêcherait par le même défaut de nécessité. Il vient trop tard, quand toutes les difficultés techniques de l'élan vers les hauteurs ont été résolues. Il croit en imiter l'effet, mais il y échoue parce qu'il ne vise qu'à lui.

Suarès n'a pas de mots assez durs, dans Arezzo, je crois bien, pour ridiculiser Vasari, le peintre. J'imagine qu'il n'aurait pas eu de mots assez durs contre les palais d'ici, qui se situent tous plus ou moins, *grosso modo*, et compte tenu des particularités régionales, dans la mouvance de Vasari architecte, ou d'Ammanati, en tout cas du maniérisme tardif. Probablement ne les aurait-il même pas vus, ni surtout aurait-il daigné en dire un mot.

Je dois reconnaître qu'ils ne font pas le jour, sur le voyageur, une aussi favorable impression que la nuit. Quand la Strada Nuova est pleine de nos contemporains, et tout encombrée de voitures, elle perd la plus grande part de son immense et théâtrale dignité, que lui rendront seuls le silence et le vide du soir. De la strada elle-même, alors, il faut tâcher de libérer son esprit et son œil. Ce n'est pas trop difficile, car les palais n'ont pensé qu'à cela. Dès qu'on s'élève dans leurs étages, au palais Rouge, au palais Blanc, on oublie la rue, trop étroite, et l'on

ne voit plus, à travers les hautes fenêtres, que les palais d'en face, leurs entablements, leurs frontons, leurs corniches, les balustrades de leurs terrasses. Toutes ces maisons, au siècle qui les a vu s'édifier, étaient habitées par des amis, des cousins, des rivaux. Ils ne construisaient chacun, au fond, que pour les yeux de leurs voisins. Le passant vulgaire n'a pas assez de recul pour embrasser de l'œil l'ensemble des façades, et son point de vue est très mauvais pour apprécier leurs détails. Un merveilleux endroit cependant pour s'immerger dans les splendeurs de la grande architecture civile génoise dans sa période classique, c'est le jardin du palazzo Bianco. Il est assez étroit, mais il s'ouvre d'un côté sur les étagements de la montagne. Les trois autres sont fermés par l'hôtel de ville, le palazzo Bianco lui-même et au-delà de la rue qu'on ne voit pas, parce qu'elle est en contrebas, sous une balustrade, le palazzo Rosso. Un peu après cinq heures, autour de la vasque centrale, il ne faisait pas tout à fait nuit. Mais déjà les lustres et les lampes étaient allumés, derrière les majestueuses fenêtres. Les façades encore bien visibles, dans le jour, vacillant, étaient ainsi creusées par la lumière, au-delà des troncs et des branches nues des quelques arbres. Le regard s'élevait vers le ciel encore pâle, tendu sur le fond de loggias aériennes, et de passages suspendus vers des terrasses désertes.

Nous avons visité trois musées. Celui du palais Spinola n'a pas grand intérêt. Le second étage, d'ailleurs, était fermé. Mais dans les salles du rez-de-chaussée se tenait une intéressante petite exposition des étonnants dessins de Luca Cambiaso, avec leurs personnages schématisés comme des mannequins d'étude, dont les têtes seraient carrées. Appliqué à des sujets tels que la Déposition de croix, le procédé donne les résultats les plus curieux, bien dignes d'avoir fasciné non seulement les cubistes, bien sûr, mais les futuristes et les plus « métaphysiques » des surréalistes.

Les collections du palazzo Bianco sont assez riches, mais les toiles y sont souvent dans un état médiocre et surtout, soit pauvreté, soit plutôt parti pris puritain et absurdement moderniste, heureusement démodé, elles n'ont pas de cadre, ce qui est une aberration. Les Mascagno de la dernière salle sont trop sombres, quoique le *Paysage marin avec saint Augustin* soit superbe. Toutes proportions gardées, on peut dire du Lissandrin la même chose que du Greco : qu'on aime ou qu'on n'aime pas leur œuvre, il faut reconnaître qu'elle est unique, comme leur personnalité artistique. Mais plus que de la fameuse et inquiétante *Réception dans un jardin*, j'aime à me souvenir d'un magnifique portrait du Bernin, par Benedetto Castiglione, Il Grechetto.

Le palais Rouge, que j'avais vu avant, et que je suis retourné voir après, pour terminer sur lui, m'avait rendu très difficile pour le palais Blanc. Si les gardiens, agglomérés à l'arrivée du visiteur, ne détachaient pas un des leurs pour le suivre de salle en salle, avec tous les bâillements habituels et les nerveuses consultations de montre, ce serait un musée idéal. Le bâtiment est somptueux, les salles sont très belles, elles sont superbement entretenues et les tableaux, dûment encadrés, bien éclairés, sont tous dans un état parfait, qui en rend la lecture très agréable, même quand ils ne sont pas de premier plan. Mais ils le sont souvent.

Que l'*Ecce Homo* du Caravage, redécouvert en 1953, soit bien du Caravage, j'aurais tendance, si je puis me risquer à émettre un avis, et malgré Roberto Longhi, à en douter sérieusement : car alors Stendhal aurait raison, et le réalisme, ou l'horreur du sublime, chez Merisi, l'aurait en effet mené à la vulgarité ; ce qui ne peut pas être.

*Après dîner, 11 heures et demie.* Que nous aurons marché, dans combien de villes ! Cette fois-ci, en sortant de table, du côté de la ville « nouvelle », c'est-à-dire fin de siècle : via XX Settembre, viale IV Novembre, piazza Corvetto, via Roma, galleria Mazzini... Cette ville est toute bathmologique : elle n'aime rien tant que jouer avec les niveaux. Les avenues ne s'y croisent pas, elles s'enjambent. Une église romane comme San Stefano semble installée sur des arcades néogothiques post-unitaires, tandis qu'un gros Ponte monumentale 1900 passe tranquillement au-dessus d'elle. Partout ce ne sont que tunnels sous des jardins Renaissance, autoroutes suspendues sur des palais Boccanegrans. Et ce qu'il y a de plus séduisant dans les palais de la Strada Nuova, ce sont les terrasses qui semblent toutes se tendre, par-dessus les ruelles, par degrés, vers d'autres belvédères.

Ce passage acrobatique par-dessus l'interruption me ramène au palazzo Rosso, et à l'*Ecce Homo*. De loin, le tableau fait grand effet. J'avais pensé qu'il s'agissait d'un Caravage alors que je ne savais pas qu'il y en avait dans la galerie, ou de prétendus tels. Mais de près, il est très décevant. Le Christ lui-même est beau, mais l'horrible personnage de droite est bel et bien vulgaire, oui, non seulement de traits, mais même de facture. Ce visage au faciès grimaçant souligné par la main d'un satiriste grossier ne peut pas être du maître. Mieux vaut se reporter, dans la même salle, sur les disciples, et d'abord sur le meilleur d'entre eux, à défaut en tout cas de Caracciolo, Mattia Preti.

Je ne sais plus où j'ai bien pu lire que Mishima était tombé en extase, à Gênes, devant le *Saint Sébastien* du Guide, qui me bouleverse d'autant moins, pour ma part, que j'ai vu son jumeau, la semaine dernière, au palais des Conservateurs. Ce qui me touche en revanche, c'est que Mishima l'ai vu, se soit tenu là, devant lui, ait marché dans ce musée d'une ville d'Europe, face à la mer.

Le peintre, même le grand peintre, n'est pas une bonne unité d'évaluation. On rencontre constamment des tableaux d'artistes de seconde zone qui sont infiniment supérieurs aux œuvres mineures ou douteuses de Zurbaran ou de Titien. Le bonheur, c'est de quitter un Véronèse somptueux, comme cette *Judith* du palais Rouge, pour trouver, toute voisine, la toile enthousiasmante d'un simple Maffei, *Sacrifice d'Isaac*, comme disent le cartouche et le catalogue, ou *Caïn et Abel*, comme le veut la légende de la reproduction. Je résiste mal, il est vrai, aux grands ciels bleus à travers les feuillages, tel qu'on en voit là par-dessus les sombres éclats bruns du meurtre, tels aussi qu'en étend Pierre de Cortone sur tant de murs de Pitti, ou tels encore qu'il en plane sur deux promeneurs pressés, dans de merveilleux fragments de fresques retrouvés après la guerre, je crois, de Bartolomeo Guidobono (salle 20, dite *Passage de l'Alcôve*).

Les inconvénients de la trop grande maîtrise, et de n'avoir pas eu à se colleter avec l'invention d'un langage, Van Dyck en témoigne souvent, comme fera après lui, pour prendre un exemple plus clair car plus extrême, un Reynolds. C'est pourquoi je préfère de loin, chez lui, les œuvres de jeunesse, comme les tableaux religieux ou mythologiques du Prado. Pourtant, même dans certains des portraits d'apparat les plus convenus, et les plus impeccables d'exécution, un je-ne-sais quoi débouche sur un excès, sur un mystère ou sur un charme : c'est un fond trop sombre ou trop profond, ou bien un décor impossible, à force de solennité déplacée, comme dans le portrait de Paolina Brignole Sale ; c'est l'ample geste du bras d'un jeune cavalier qui nous salue après une course matinale, comme dans celui de son mari, Anton Giulio. Où va-t-elle ? D'où vient-il ? La vastitude sans tristesse de la mort nous les montre un instant, tels des époux étrusques en chemin, l'espace d'un grand tableau.

## **Mercredi 18 décembre, 10 heures du matin.**

Sous la balustrade du beau jardin du palais Blanc, sur la rue, s'ouvre une galerie d'art moderne, la seule de Gênes paraît-il, et qui s'appelle *Locus Solus*. Il s'y tient ces jours-ci une exposition de Paolini, dont certaines des pièces exposées, par référence au nom de la galerie, sans doute, sont un hommage à Roussel.

\*

Le *Guide bleu*, à propos de Gênes, ne dit pas un mot de Puget. Pour « localiser » ses œuvres à Saint-Philippe Neri, presque en face de la maison de Mazzini, et surtout à Santa Maria Assunta di Carignano, où nous allons de ce pas, il nous a fallu avoir recours au guide du *Touring Club Italiano* « Ligurie », qui n'en fait pas très grand cas non plus : « Le sculpteur français Puget ». Le *Guide bleu* pour Santa Maria parle seulement « d'immenses statues baroques », sans plus de détails...

*Montpellier, hôtel de Noailles, 11 heures et demie du soir.* Quel plaisir, à Montpellier, chaque fois, de toucher un moment, dans la nuit, le Peyrou. C'est un des lieux sacrés de ma géographie : si beau, et le désir y vaque ; sans doute en vain, le plus souvent. Le mieux est de partir avant de s'en assurer tout à fait. Le froid, ce soir, dissuadait de s'attarder, de toute façon.

Il faut rentrer d'Italie pour apprécier pleinement toute la beauté française, si droite, du Château d'eau et de ses parages. D'ailleurs la France, après Vintimille, ne fait pas mauvaise impression. Le paysage, vu depuis l'autoroute, est bien moins détérioré qu'il ne l'est sur la Riviera ligure, et puis l'on retrouve France-Culture, ou France-Musique, et c'est bien autre chose, tout de même, que les malheureux postes italiens, même culturels. Sans compter qu'un joli hôtel comme le Noailles, tranquille et confortable, ouvrant sur un jardin, au cœur du vieux quartier, à deux pas du musée, coûte moitié moins cher qu'un vilain établissement de Gênes, bruyant, moderne et sans saveur, ou qu'une rudimentaire *pensione* de Florence.

J'aimais un Montpellier, bien sûr, qui n'existe presque plus, sauf au Peyrou, justement, sauf entre les allées du jardin botanique, peut-être, ou bien sur la Canourgue. Valéry ni Larbaud ne s'y retrouveraient plus, ni même les voyageurs d'il y a dix ans. Les habitants anciens doivent avoir bien souffert. Un monde a remplacé un autre. Il parle une langue très laide, et il est un peu ridicule dans sa quête appliquée d'un bonheur de magazine, un peu *Biba*, un peu *Libé* : effroyablement *classe*, *if you see what I mean*. On croit entendre partout, sur le malheureux *Œuf*, et lire sur les visages : « Moi, la vulgarité, *je supporte pas...* » La petite-bourgeoisie triomphante tient là sa métropole. Mais Giral en a vu d'autres, et Bazille, et Monsieur Teste. A l'orée de l'esplanade, la Grande Brasserie, si rêveuse bourgeoisie jadis, est devenue un *fast-*

*food*. Mais aussi la France pourrait mieux résister à l'invasion du *hamburger* et du *milk-shake* si elle prenait en compte, dans sa tradition propre, le désir du public de se sustenter rapidement, une fois par jour au moins, sans devoir affronter de rigoureux menus. Voilà un point où la supériorité italienne est éclatante. Le voyageur pressé veut-il boire un ou deux verres de vin et manger en vitesse un sandwich, dans les rues d'Italie il en trouve cent, des chauds, des froids, des petits, des grands, tous meilleurs les uns que les autres, *toasts* ou *tramezzini*, cousins plus raffinés des ingénieux *tapas* espagnols. À Lucques avant-hier, à *La Gondola*, près de la place San Martino, nous avons fait en deux quarts d'heure au plus un « déjeuner » exquis ; à Rome tous les jours, à Gênes hier et aujourd'hui. Tandis qu'en France on n'a de choix qu'entre l'interminable repas constitué ou l'insipide croque-monsieur, quand on en trouve. On ne songe pas assez que le bonheur est fait, aussi, de pratiques petites choses.

\*

Trois églises ce matin avant de quitter Gênes, et deux d'entre elles trop vite. Nous voulions à tout prix atteindre avant midi *Santa Maria Assunta in Carignano*, morne chef-d'œuvre d'Alessi, pour les deux Puget, le *Bienheureux Sauli* et le *Saint Sébastien*. La première de ces statues, il n'est pas si abusif après tout de la ranger tout simplement sous la rubrique des « grandes statues baroques ». De la seconde j'attendais plus, elle m'a déçu. En sa douteuse pâmoison ce martyr est bien flasque, et pour tout dire bien bien « folle ». Le parti pris de le montrer suspendu, et son corps affalé, tenant à peine debout, est certes original, mais le prix à payer est trop cher. Les jambes, ne supportant plus rien, font un morceau très mou, dont l'affectation mièvre se communique à tout le corps. Dans les Dépositions du moins, quelqu'un reçoit le Christ vers le bas ; tandis que toute la figure, ici, s'effondre en pure perte, ou bien au bénéfique seul de baroques torsions, bien appauvries par la gravitation.

Ambigus émois de la foi (suite) : en 1941, un gros obus anglais est tombé sur la cathédrale de Gênes, sans éclater. Il est pieusement conservé, objet de culte désormais. Sa forme et son volume se peuvent imaginer. Une jeune femme le touche, s'agenouille et se signe. Il ne manquerait plus pour elle, après cela, qu'une bonne immaculée conception.

Le grand tableau de l'autel majeur, dans le *Gesù* de Gênes, représente la Circoncision, épisode essentiel pour les Jésuites, paraît-il. La toile est de Rubens, comme *Les Miracles de Saint-Ignace*, à gauche dans la nef. À droite, c'est une Assomption du Guide, voisine d'une Crucifixion de Vouet. Toutes ces œuvres sont presque impossibles à voir, parce qu'on ne peut s'en approcher, parce que des chandeliers se dressent devant elles, parce qu'elles sont mal éclairées ou trop sales, parce que les messes se succèdent sans interruption. Un Maratta paraît superbe, à Carignano, mais il est à peu près illisible. Des milliers de chefs-d'œuvre se morfondent ainsi dans les églises, invisibles et souvent presque ignorés. Tant mieux : c'est autant de mis en réserve. On ferme ! Voici que le sacristain vous chasse. Retournez à la cathédrale, pour dire adieu à ses portails, sans oublier celui de Saint-Gothard, sur le flanc droit.

## **Lyon, hôtel Phénix, Jeudi 19 décembre, 7 heures et demie du soir.**

Les musées m'inspirent toujours, quoi que j'y fasse, mais multiplié, le même sentiment que la vie, la peur de manquer de temps, l'affolement devant l'ampleur des possibilités offertes, l'angoisse d'avoir à faire un choix. Nous étions à Montpellier pour voir l'exposition de Courbet. J'ai visité dix fois le musée Fabre. Pourtant, était-il possible de ne pas revoir les Bazille, les Delacroix, le Ranc, de ne pas réexplorer la sombre galerie où se trouve l'un des autoportraits du Bernin ? Les salles ferment à midi, c'est-à-dire à midi moins le quart, comme on sait. Dès onze heures une sorte de frénésie s'empare de moi, un désir de voir qui m'empêche de voir. Je ne peux les apaiser qu'en décidant, contrairement à nos résolutions, de revenir l'après-midi. Nous irons déjeuner au *Palms*, et revoir entre-temps la cathédrale, la Canourgue un peu trop engoudronnée et la jolie plaque de marbre dans la cour de la maison où Valéry, un jour de 1894, « a rencontré M. Teste ». Je m'en extasie à chaque fois : c'est un bureau de poids et mesures !

Si Cervantes est influencé par Poe, comme le prétend à peu près Borges, *a fortiori* dans la peinture... Courbet, par exemple, doit beaucoup à Balthus. C'est assez visible dans les visages de deux des *Trois Baigneuses* du Petit-Palais, mais c'est tout à fait évident, surtout, dans une œuvre de jeunesse comme le portrait de sa nièce Juliette, qui vient du même endroit. Cette très jeune adolescente dut être jugée bien raide, au Salon de 1845, bien bizarrement assise, et la composition bien maladroite. Et peut-être les contemporains n'avaient-ils pas tort. Mais les grandes petites filles de Balthus nous font voir cette Juliette tout à fait différemment, transforment la maladresse en style, et la naïve étrangeté en suggestion érotique (je suppose).

Il n'y a pas de tableau *pur*, ni d'absolu de la présence, par une œuvre d'art. Notre regard l'achève seul. Il dépend de notre humeur, de notre culture, de nos associations d'esprit, de la lumière, de l'accrochage, de mille éléments dont il faudrait veiller à ce qu'ils soient toujours le plus favorable possible, comme l'exécution d'une symphonie. L'œuvre, pour notre appréciation, est toujours prise dans un contexte, elle est toujours *citée*, plus ou moins heureusement. Le cadre fait office de guillemets. C'est pourquoi il est indispensable. J'aurais tendance, pour ma part, à le multiplier, à le subdiviser, à en désirer de plus petits que je déplacerais sur la surface du tableau pour en isoler un moment des parties. C'est ce que fait la télévision, admirable quand elle montre bien de la peinture, et que la caméra se promène le long des toiles.

*Les Baigneuses*, les grandes, celles du musée Fabre pourtant, sont montrées sans cadre. C'est peut-être ce qui m'irrite contre elles. Je suis là du parti des imbéciles, les critiques de 1853, ceux qu'on cite avec pitié parce qu'ils ne pouvaient pas supporter cet énorme et difforme fessier au milieu du tableau, et trouvaient qu'il avait l'air d'un « matelas piqué ». Je vois bien tout ce qu'on peut dire d'intelligent en faveur de ce grand tableau, mais je veux m'en tenir à mon sentiment bête, car l'amour de la peinture ne peut pas censurer la pulsion, la première impression, la sympathie irraisonnée ni le dégoût. Moi aussi, je ne vois que cette chute de reins capitonnée, et ce n'est pas un spectacle qui me réjouisse. J'aime les grands ciels bleus. Je peux en admirer tout près, celui de la *Vue de la Tour de Farges*, celui du *Pont d'Ambuisson*, celui de *La Mer à Palavas*, et d'abord celui de *La Rencontre*, qui d'ailleurs nous attendrait dehors, vers quatre heures, très pâle au bout de l'esplanade. Mais j'aime aussi les tableaux *comblés*, bien saturés dans leur cadre, tout en pâtes bien visibles, épaisses, et en conjugaisons de couleurs sombres, sous-bois et rochers, *Ruisseau couvert*, *Puits noir*. Cézanne a bien dû regarder cela.

Courir ailleurs, pourtant, courir toujours. Comment avais-je pu oublier la *Marie l'Égyptienne* de Ribera, même si elle n'est qu'une réplique, ou une variante ? Le Véronèse ne vaut sans doute pas celui de Gênes, mais qu'est-ce que ce tableau tellement obscur, dans un obscur recoin ? Un *Paysage d'automne*, de Carrache. Ce sera ma découverte du jour, puisque je ne peux pas en dire autant de Couture, mon dada décidément. Ses deux portraits de Bruyas, et surtout le *Bruyas de profil*, sont pourtant à cent coudées au-dessus de leurs voisins, Matet, Glaize ou autre Tassaërt.

Et voilà comment nous n'en sommes toujours qu'à Lyon, à l'éternel vieux *Phénix*...

*Minuit*. Que sait-on de la sexualité de Bruyas ? Apparemment, pas de Mme Bruyas. On voit le héros faire la cour à une jeune femme, dans un très mauvais tableau d'Auguste Glaize (*Le Goûter champêtre*), mais la scène a tous les caractères d'un morceau de convention. De même, dans le portrait *au burnous*, du même Glaize, il y a bien une jolie Italienne dans le décor, mais le modèle principal, tout occupé à poser consciencieusement, ne lui porte pas la moindre attention, et même lui tourne le dos. Champfleury, dans sa très méchante *Histoire de M. T...*, décrit ainsi sa victime : « Il y avait dans sa personne de la jolie femme qui s'ennuie, de l'attitude d'un mystique brisé par l'extase, et de l'énervement d'une personne sensuelle. Je fus surtout frappé par un détail presque imperceptible, c'est-à-dire la courbure toute particulière du petit doigt des mains, ... etc. »

Les rapports de Bruyas avec les artistes qu'il protège et qu'il subventionne sont tout à fait singuliers. On dirait qu'il cherche désespérément à être aimé d'eux. Son grand défenseur Sylvestre, pour le laver de l'accusation de narcissisme, explique qu'« il ne s'est condamné à poser tant de fois devant eux qu'afin d'arriver à bien juger, par cette série d'observations et d'expériences personnelles, l'art et les artistes contemporains. Il se fait pour ainsi dire la cible vivante de leur esprit, de leur regard et de leur pinceau ». Je cite d'après le catalogue de l'exposition de Montpellier, qui, à propos de *La Rencontre*, explique bizarrement ainsi la présence du domestique Calas : « Un simple face à face entre Bruyas et Courbet aurait augmenté le caractère emblématique de la scène, déjà peu réaliste, située hors de la ville, hors du temps ; Courbet aurait peut-être été mal à l'aise dans cette situation, qui l'accouplait à son mécène. » Le madré Franc-Comtois a d'évidence exploité l'intérêt passionné que le riche amateur lui portait. Et il ne lui a rien offert d'autre, en échange, que l'immortalité.

Bruyas, quand il n'est pas en compagnie de son serviteur Calas, se déplace avec un second domestique, « le jeune Joseph ». Dans sa collection figurent au moins deux toiles à l'érotisme achrien très marqué, la *Tête d'amour* de Georges Bellanger et surtout *La Colère d'Achille* de Léon Benouville.

Je ne veux pas dire que Bruyas était achrien, car je n'en sais strictement rien. Lui n'en savait peut-être rien non plus. Son tempérament et son air sont d'un mélancolique. Mais la mélancolie, avec la « folie », était sans doute l'une des seules façons, à l'époque, de gérer des désirs à soi-même inadmissibles.

## Paris, samedi 21 décembre 1985, 2 heures de l'après-midi.

À peine étions-nous arrivés à la maison, hier, venant de Lyon, que nous sommes ressortis pour aller à l'Opéra et nous sommes laissés prendre, en voiture, dans un gigantesque embouteillage, causé par une grève de métro. Nous avons été en retard d'une bonne demi-heure, mais *Casse-Noisette* ne faisait pourtant que commencer, devant une salle où de nombreux fauteuils restaient vides. Le spectacle a connu un grand succès auprès du public, et pourtant la chorégraphie et la mise en scène de Noureev ni les décors et costumes de Georgiadis ne sont bien convaincants. On a l'impression d'un très grand tableau que le peintre n'a pas su animer tout entier, où les quelques bons morceaux ne se rejoignent jamais, où l'intérêt retombe sans cesse. Le corps de ballet, qui m'avait paru si remarquable le mois dernier, semble ici beaucoup plus incertain, hésitant, et si Monique Loudières est une assez émouvante Clara, Laurent Hilaire, sympathique, compétent et pas laid, de bout en bout correct, manque du je-ne-sais-quoi qui fait le grand danseur. Un dîner au Café de la Paix, ensuite, entre deux officiers de marine qui parlaient de leur vie sur leur bateau, à droite, et Boris Kochno, à gauche, face à son habituel monsieur de compagnie (je suppose), était bien plus distrayant.

Enfin je ne prétends pas à l'objectivité. Peut-être étions-nous trop fatigués pour pleinement apprécier *Casse-Noisette*, qui dans le meilleur des cas n'est pas mon ballet favori, agacés par l'embouteillage, ou de mauvaise humeur encore pour avoir trouvé une fois de plus le matin, et malgré les panneaux les donnant pour ouvertes, à l'entrée, les salles Véronèse et Rubens du musée de Lyon fermées. Décidément, on n'est pas plus cavalier avec le public, pour ne pas dire pire. Nous avons tâché de nous consoler, et de n'avoir pas passé pour rien la nuit à Lyon, en visitant le musée des Tissus. Extraordinairement, le guide Michelin lui donne trois étoiles, ce qui m'avait impressionné. J'imaginai, sur cette garantie, des collections exceptionnelles et une présentation hors pair, quelque chose qui fût aux textiles à travers les âges et le monde ce que la collection Gulbenkian de Lisbonne est aux arts du Moyen-Orient ou de la Chine. Rien de pareil, même de très loin : un petit hôtel du XVIII<sup>e</sup> siècle, bien tristounet, des éclairages mélancoliques, pas mal de poussière, quelques belles soieries lyonnaises et des pièces coptes sans doute très rares, assez belles, mais difficiles et fatigantes à voir. Il n'y a rien là qu'un petit musée de province, très spécialisé, auquel une étoile suffirait bien. Il a organisé une exposition d'hommage à Balenciaga. Nous avons préféré retourner aux Beaux-Arts pour y voir, au fameux second étage, *Orsay avant Orsay*, « vingt-six chefs-d'œuvre impressionnistes et post-impressionnistes » du futur musée. La *Branche de pivoines blanches et sécateur*, de Manet, ou les *Baigneurs* de Cézanne, en style d'aquarelle, ceux qui viennent de Maurice Denis, suffiraient à faire une salle superbe. Elle existe, et elle a bien autre chose à offrir. On ne peut pas lui en vouloir si c'est à cause d'elle que ses voisines sont fermées, ni aux gardiennes, qui sont d'une extrême gentillesse. Le musée de Lyon est gratuit, et c'est très bien ; mais ne vaudrait-il pas mieux qu'il soit payant, et s'assure les services d'assez de personnel pour que ses salles les plus importantes soient visibles ?

Les amateurs connaissent depuis longtemps le *Jeune Homme au bord de la mer*, d'Hippolyte Flandrin. Il est assis sur un rocher, « dans l'amitié de ses genoux » : il en existe une version au Louvre et une autre à Bayonne. Je leur signale certain *Jeune Pâtre* (je crois) du musée de Lyon qui pourrait leur donner aussi bien des satisfactions. Du même artiste il me semble me souvenir d'une silhouette étonnante, que sa très petite culotte rend plus suggestive encore, dans la calotte même du chœur de l'église Saint-Paul, à Nîmes. Mais comment photographier cela ? Et où trouver une reproduction de *La Colère d'Achille*, de Bénouville, dans la collection

Bruyas ? Ces messieurs du *Gai Pied* seraient enchantés, j'en suis sûr. Je ne pense qu'à eux, car pour moi tous ces raisins sont un peu verts.

### **Lundi 23 décembre, 5 heures et demie de l'après-midi.**

Je regrette de n'avoir vu qu'à son dernier soir, hier, le *Roméo et Juliette* de Gounod, à l'Opéra : j'aurais engagé tous mes amis à y courir, car c'est un spectacle superbe. Les décors sobres et grandioses de Jean-Pierre Vergier, hautes colonnes veinées de marbre noir ouvrant quelquefois sur les tours et les clochers d'une ville lointaine et sur la grande nuit étoilée, ne prétendent nullement à une quelconque « vérité » de la Vérone renaissante, mais ils sont sépulcraux à souhait, en accord avec le parti pris de mise en scène, extrêmement élégants, très beaux. Les costumes du même Vergier rétablissent d'ailleurs avantageusement une historicité qui doit beaucoup à la meilleure peinture et à l'art des médailles, entre Ghirlandaio et Pisanello. Il faut dire qu'on a trouvé dans les chœurs et pour la figuration des visages et des silhouettes admirables, d'hommes âgés surtout, coiffés de hauts chapeaux s'évasant, noirs comme tout le reste, qu'on dirait tout droit sortis des tableaux et des fresques. Georges Lavaudant dispose tout ce monde et le fait se mouvoir avec une intelligence d'autant plus digne d'admiration qu'on voit rarement bouger les foules, sur la scène de l'Opéra, avec autant de précision, d'aisance et de sens pictural. Ces qualités se retrouvent jusque dans les duels.

Gounod est ce qu'il est. Mon grand-père répétait de *Faust*, et particulièrement de l'air de Siebel : « Ce n'est peut-être pas de la très grande musique, mais c'est... *bien trouvé* ». Je ne saurais mieux dire, ni quant à *Roméo*. Le compositeur ni ses librettistes, les fameux Barbier et Carré, n'ajoutent grand-chose à Shakespeare, faut-il le rappeler, et même ils lui retranchent beaucoup. L'intelligence poétique du chef-d'œuvre élizabéthain ne gagne rien à leur intervention, c'est entendu. L'un des plus grands drames d'amour n'est plus ici qu'un divertissement, où s'esquissent, non sans larmes, certes, les recettes de la comédie musicale. Mais ce divertissement est exquis.

Il n'est pas possible, il serait trop z'affreux, que ce bonheur-là disparaisse : celui que procure l'accord presque parfait de la musique et d'une langue, en l'occurrence un opéra français dont on comprend plus des trois quarts des paroles. Voilà ce qu'est l'art lyrique, au sens plein et tellement oublié. Alfredo Kraus en donne une démonstration éblouissante, dont on ne le remerciera jamais assez. Sans doute n'a-t-il plus tout à fait l'âge de Roméo, mais il en a gardé la ligne et l'agilité, et d'abord la ligne vocale, et l'agilité mélodique. La voix est à peine un peu trop nasale, et l'accent évidemment étranger, mais l'émission est parfaite, prodigieusement aisée, puissante quand il le faut, fine toujours, tandis que l'élocution est d'une rarissime intelligence. Anna-Maria Gonzalez est une Juliette très vraisemblable, dont l'apparence et la dextérité vocale sont à la mesure de ce rôle tellement séduisant. Tout le monde, ou presque, ne mérite d'ailleurs que des compliments, d'Ernest Blanc en Capulet jusqu'à l'orchestre, excellentement dirigé par Maximiano Valdes.

Et puisque nous en sommes aux félicitations, quittant l'Opéra mais sans aller bien loin je serais tenté d'en faire d'autres, toujours à propos de cette excellente soirée : celles-ci pour le Café de la Paix. Je ne sais ce que vaut son restaurant à proprement parler, car nous ne pratiquons, mais assidûment, que sa brasserie, *Le Relais des Capucines*. Il n'offre pas d'exceptionnelle expérience gastronomique, mais il n'y prétend pas, ni les clients ne l'espèrent.

La nourriture y est honnête, les prix aussi. Je n'approuve pas tout de la rénovation assez récente des salles successive mais elles constituent encore un ensemble assez remarquable, fastueux et très savoureux, de décoration du XIXe siècle.

Ce sont toutefois les serveuses et les maîtres d'hôtel qui font le principal atout, à mes yeux, de l'établissement ; car non seulement ils sont efficaces et gentils, combinaison déjà précieuse, mais en plus ils sont polis, qualité bien autrement rare, peut-être parce que moins appréciée.

Les ouvreuses de l'Opéra, par exemple sont assez gentilles dans l'ensemble, ce qui relève de la nature (pour simplifier), mais elles ne sont pas trop polies (ce qui relève de la culture). S'il arrive que vos places soient occupées par d'autres personnes, à la suite d'une erreur, elles s'occupent non sans aménité de régler le problème, mais elles disent devant vous à leur chef de service : « Ça y est, j'en ai encore deux que je sais pas où mettre, ils sont fous au contrôle, ils nous en envoient comme ça des dizaines... etc. » Pour citer encore l'un de mes maîtres à penser : « Ce ne sont pas de bonnes manières », ni bien dignes d'une noble institution, non plus que servir certaines boissons dans leur bouteille décapsulée, au bar, avec une paille. On protège (un peu) les monuments, les œuvres d'art, mais les (bons) usages, qui donc se soucie de leur conservation ?

Éprouvant épisode, samedi soir, dans L'Insolite bondé : j'ai rencontré un Ardéchois, bien à mon goût, et semble-t-il très gentil, en tout cas bien doux. Vers trois heures du matin, je lui ai proposé que nous partions ensemble. Il a accepté. « Excuse-moi deux minutes, lui ai-je dit, je suis avec un ami, il faut que je le prévienne que je m'en vais – D'accord. » Mais à mon retour, plus d'Ardéchois. Que faut-il en penser ?

Bien entendu, rétrospectivement, il m'a paru un petit peu étrange. Je l'avais longuement regardé, plus tôt, sans qu'il s'intéresse du tout à moi. Ensuite nous nous étions trouvés par hasard côte à côte, et c'est peu dire. Était-ce les mouvements de la foule qui pressaient nos hanches, mêlaient nos cuisses, rapprochaient nos mains pendant une demi-heure ? Je commençais à en douter avec plaisir, quand le jeune homme s'est éloigné. Non, c'était bien la foule. Mais un quart d'heure après nous voilà de nouveau rassemblés, sans que j'y sois pour rien. Il est plaqué contre moi, devant moi. J'ai du mal à cacher mon enthousiasme, qui va se confirmant. Et c'est ainsi que nous fîmes connaissance ; pour mieux nous perdre une heure après. Malentendu ? Est-ce qu'il n'a pas compris ma phrase ? Ai-je été trop long à faire mon tour de L'Insolite (j'aimerais vous y voir !). M'attendait-il à l'extérieur ? Tout cela très peu probable. Mystère.

Pour tâcher de le dissiper, je suis repassé sur les lieux, cinq minutes, hier soir, après le Café de la Paix ; d'Ardéchois, nul. L'histoire s'achève, à moins que ça n'ait rien à voir, sur une stupéfiante « pollution nocturne », d'autant plus inattendue, à mon grand âge, que j'avais passé l'après-midi avec D.

### **Mercredi 25 décembre 1985, 4 heures moins le quart de l'après-midi.**

La nuit dernière, comme nous sortions de chez Jean, où nous avons passé la soirée avec lui, Flatters et O., Jean-Christophe et le Peter de R., nous sommes allés pour cinq minutes à L'Insolite. Les cinq minutes ont pris deux heures, comme de bien entendu, et lorsqu'en

compagnie d'un très sympathique Perpignanais nous avons regagné la voiture, nous avons trouvé l'une de ses vitres brisée, et disparus tous les cadeaux que nous avons reçus, ou que nous nous étions faits l'un à l'autre. Le Perpignanais a jugé que nous étions bien bêtes d'avoir laissé tout ça en vue, et que les voleurs avaient dû se faire un très joli petit Noël. Ils avaient emporté, ou mangé sur place, une énorme quantité de truffes au chocolat, mais laissé la boîte...

Je ne retrouve pas le numéro de téléphone de Michel Vincineau, que j'aurais aimé appeler parce que je pense beaucoup à lui aujourd'hui, ainsi qu'à son ami Rudiger Haenen. Vincineau est ce professeur de droit à l'Université libre de Bruxelles qui est propriétaire, en cette ville, du sauna Macho II, dont Haenen est le gérant. J'avais témoigné en leur faveur, l'année dernière, au procès qui leur avait été intenté pour « tenue de maison de débauche ». Ils avaient été acquittés. Mais le Parquet avait interjeté appel, et les voilà cette fois condamnés à un an et six mois de prison avec sursis et à de fortes amendes. Ce nouveau verdict m'inspire une indignation morale et une fureur politique sans limite, un peu comme le long combat de l'église, il n'y a guère, pour maintenir en Italie l'interdiction légale du divorce, par exemple : ici comme là, c'est la même cynique tyrannie, le même agissant mépris pour des libertés qui ne nuisent en rien à la société.

Ce qui m'avait particulièrement intéressé dans le cas de Vincineau et d'Haenen, et semblé digne de soutien, c'est qu'ils avaient le rare courage de ne pas mentir, malgré les risques juridiques qu'ils encouraient et dont on vient d'éprouver la gravité. Certes ils se défendaient, malgré les accusations, d'avoir favorisé la prostitution, parce que c'était faux. Mais ils ne niaient nullement les activités sexuelles dont leur établissement était le théâtre. Contrairement à tant d'homosexuels qui par une explicable mais fâcheuse prudence ont prétendu faire leurs le langage et les valeurs pervers de leurs ennemis et de leurs juges, eux revendiquent bien haut, comme je fais et d'autres avec nous, le droit absolu à la « débauche », pour reprendre le mot de Vincineau dans l'ouvrage qu'il a écrit, c'est-à-dire tout simplement aux libertés sexuelles qui n'attendent aux libertés ni à la personne de quiconque. Pour une fois, grâce à eux, la victime de la répression juridique et morale ne se prête pas, par le mensonge, au jeu qui va la broyer, comme dans les procès totalitaires, et comme c'était la tradition, hélas, dans les procès homosexuels de Wilde et bien avant lui. Non : cartes sur table. Ce n'est qu'ainsi que le despotisme et l'immonde perversion morale et sociale qu'est la répression sexuelle peuvent être observés dans leur répugnante pureté. Vincineau et Haenen iront en cassation. D'ores et déjà, ils ont bien mérité du Droit, et de la liberté.

### **Samedi 28 décembre 1985, 3 heures moins le quart de l'après-midi.**

Jeudi soir, Rodolfo, Denis et moi sommes allés entendre à l'Opéra-Comique *L'Heure espagnole* et *Gianni Schichi*. Les décors du petit opéra Ravel, qui ne sont d'ailleurs pas très beaux, et assez désuets, sont d'Arman, et diverses sculptures de lui ont été disposées sur des socles assez élevés au milieu du foyer. À l'entracte, tout le monde pose sur ces socles, au pied des sculptures, ses verres, ses bouteilles d'où dépassent des pailles, ses boîtes de Coca-Cola, ses paquets de cigarettes vides. C'est grossier à l'égard de l'artiste, mais surtout c'est affreux. À part quelques vieillards chenus, je suis le seul, cependant, à déplorer le total effondrement d'une valeur jugée aujourd'hui ridicule à la ronde, *l'apparat*.

C'est dans la langue que sa disparition est le plus sensible. Qu'on n'en tienne plus compte, c'est peu dire. Car ce qui règne à sa place, c'est l'ordure, semble-t-il, et plus précisément l'excrément. Nous sommes allés dîner, après le spectacle, dans un petit restaurant roumain, tout voisin de la salle Favart. Deux tables seulement étaient occupées : l'une par des globe-trotters de clubs Méditerranée – ils semblaient les avoir « faits » tous –, qui estimaient qu'en Afrique, « question artisanat, on trouvait que des merdes », et l'autre par des amateurs d'opéra, prompts à juger je ne sais quelle mise en scène « absolument merdique ». Gens qui tous n'étaient pas particulièrement intimes les uns avec les autres, et qui de toute façon parlaient trop fort : la preuve.

Pourquoi m'en cacherais-je ? J'ai trop longtemps dissimulé ou affadi mon opinion, par pudeur sociale, prudence ou crainte de déplaire. Je n'aime pas cette société qu'on voit s'étaler dans son nombre et son pouvoir, en France aujourd'hui. Ses manières et son langage, au pire, me répugnent ; au mieux, je m'y sens étranger. Mais comme je reste attaché, parmi les derniers, à des valeurs qui ont eu cours sur ce sol, ce sont les autres, la majorité des autres, leurs codes, leurs syntaxes, leur vocabulaire, qui me paraissent étrangers, envahissants, ennemis sans même s'en soucier, par ignorance, de tout ce qui a fait la civilisation de ce pays. Ils craignent les immigrés, les gens d'une autre race et d'autres traditions ; mais eux-mêmes sont déjà étrangers à leur propre culture, ils parlent leur propre langue comme s'ils ne la connaissaient plus qu'à peine.

Bien entendu ces phénomènes sont particulièrement sensibles pour qui s'absente – même peu de temps, car les évolutions sont foudroyantes – et revient dans le pays. Depuis une semaine que je suis rentré en France, je remarque combien les Français sont de plus en plus mal à l'aise avec le français. D'après une gentille inscription sur le miroir, le Central « vous souhaite une bonne année 1986 et ses meilleurs vœux ». Souhaiter des vœux ? Ça n'étonne personne. Exemple entre mille. Que deux compléments se coordonnent bien ou mal, que deux verbes juxtaposés se construisent différemment, nul ne s'en soucie. À la télévision, une phrase sur trois est bancale. Les journaux ont tous sombré dans une ponctuation à effets dont le principal est qu'un gros sens immédiat y écrase pour l'avenir tous les autres, et toute subtilité avec toute logique. Mille fois trop de points, pour faire des phrases courtes qui ne fatiguent pas le lecteur, pas assez de virgules, placées n'importe comment, des enchaînements toujours lâches : c'est le raisonnement même, forcément, qui s'anémie avec ses instruments. On se rend compte que la moitié des journalistes ne savent pas très bien ce qu'ils disent ou qu'ils écrivent, mais vivent dans l'assurance que le lecteur n'y verra que du feu. Au *Monde*, on commence à licencier les collaborateurs, comme Hervé Guibert, qui refusent d'imiter le style de Claude Sarrate. Au *Panorama* de France-Culture le meneur de jeu, Jacques Duchâteau, désigne, par plaisanterie, on veut le croire, mais elle se prolonge, les participants, quand ils prennent la parole, en faisant précéder leur prénom de leur nom : Dispot Laurent, Bens Jacques, etc. On imagine ce qu'il peut en être ailleurs...

\*

Denis et moi, hier après-midi, sommes allés voir au musée d'Art moderne de la Ville de Paris l'exposition *Maîtres modernes de la collection Thyssen-Bornemisza* : très belle exposition, très intéressante, que je ne regrette pas d'avoir vue, certes. Mais en ce qui me concerne, rien

ne se passe. Pourquoi ? D'abord il faut des moments pareils, sans quoi les autres, ceux de l'enthousiasme et de l'illumination, ne se détacheraient pas dans leur unique acuité. Tous les grands maîtres sont représentés là, mais jamais par des tableaux qui soient mes préférés. Non qu'il s'agisse d'œuvres secondaires ; pas du tout. Mais, encore une fois, le véritable accord passionné entre une toile ou une sculpture et son spectateur ne dépend pas seulement de la qualité de l'œuvre. Il faut, pour notre véritable jouissance, un *je-ne-sais-quoi* qui signe le contrat de l'élection particulière. Le plus élémentaire de ces charmes uniques, c'est l'attraction sexuelle. Je m'emballer pour le *Gaulois mourant* ou pour l'autoportrait du Bernin parce que ces œuvres sont magnifiques, bien sûr, mais aussi parce que ces hommes me plaisent. Il est d'autres alchimies, infiniment plus complexes ; elle relèvent nullement de l'indicible, néanmoins, même si elles sont parfois presque impossibles à analyser : aussi celles qui me font aimer particulièrement *La Toilette* de Bazille, le *Spin Out for Robert Smithson* de Richard Serra, au fond du parc du Kröller-Müller, le *Caïn et Abel* de Maffei au palazzo Rosso de Gênes, et m'enflammer pour la *Nature morte au Nautile*, de Kalf, quand je l'ai vue pour la première fois à l'exposition des *Maîtres anciens* de la même collection Thyssen, au Petit-Palais, en 1982. Hier, rien de tel, même si j'ai un faible pour l'Amazone de face, de Manet, peut-être à cause de son fond de ciel bleu, qui rappelle de loin celui du merveilleux *Gamin au chien*. Denis adore l'*Enfant à la poupée* de Jawlensky, mais la sentimentalité du sujet me gêne, ce qui n'est nullement le cas pour le petit garçon de Manet, ni pour le portrait de son fils par Cézanne. Je préfère au Jawlensky son voisin et contemporain exact (1910), *Franzi, jeune fille assise*, de Kirchner. C'est d'ailleurs l'un des mérites de l'exposition de contribuer au rééquilibrage en faveur de l'Allemagne de la peinture du début du siècle : Kirchner, Nolde, Schmidt-Rottluff, Heckel et Jawlensky apparaissent bien là pour ce qu'ils sont, de très grands artistes et les égaux des Fauves. Le baron, hélas, a été moins heureux dans ses choix au sein de l'école allemande ultérieure. L'exposition s'achève d'ailleurs assez tristement dans l'académisme figuratif de Michael Andrews, de Kitaj ou de Lucian Freud.

\*

Exemples de ce que j'écrivais plus haut : dans un texte de douze lignes de Jacques Chirac, en ouverture au catalogue de l'exposition Thyssen, on trouve ces deux phrases : « En 1982 le Petit-Palais accueillait avec un succès public considérable, la présentation d'une sélection des œuvres anciennes de la collection Thyssen-Bornemisza » et « Je tiens à remercier personnellement le Baron Thyssen-Bornemisza d'avoir, en autorisant cette présentation démontré une nouvelle fois, *etc.* » Outre la fautive majuscule à *baron*, l'une et l'autre phrase présentent un défaut de ponctuation. Dans première, s'il y a une virgule après *considérable*, il en fallait après *accueillait*. Dans la seconde, s'il y en a une après *d'avoir*, il en faudrait après *présentation*. Les virgules, le plus souvent, marchent par deux. Peut-être les fautes ne reviennent-elles pas à l'auteur, ici, mais aux imprimeurs. Ce serait plutôt plus inquiétant : car personne n'a jugé bon de faire des corrections sur épreuves. Or il s'agit bel et bien de cas où la faiblesse de la ponctuation implique une insigne faiblesse logique, telles l'une et l'autre qu'on en trouve désormais partout, et justement en abondance dans les catalogues d'exposition, où d'habitude elles sont plus graves : « Peint *en revenant* de ce voyage, probablement d'après des croquis faits sur place, *ce portrait* s'appellait d'abord *Une dame à sa fenêtre*. » (Cat. de l'exp. *Orsay avant Orsay* à Lyon.) On a constamment l'impression, page après page, dans tout ce qui

vous tombe en France sous les yeux, de lire des textes écrits par des étrangers, ou bien traduits à la hâte.

### **Dimanche 29 décembre, 11 heures du matin.**

Aux informations de la première chaîne, hier un peu avant minuit : « C'est là où le crime a eu lieu... » et « ... l'appartement de chez ses parents... » C'est Joseph Poli qui parlait, et j'ai noté ces deux tournures, mais Daniel Bilalian en avait commis bien d'autres à huit heures. Ce n'est pas une affaire de personnes. Bien sûr il s'agit de communication orale, et il faut en tenir compte, encore que ces journalistes de télévision, je crois bien, aient devant les yeux des « prompteurs » ; mais l'écrit est à peine plus protégé.

Si je parle à la radio, ou dans un colloque, je suis capable de bourdes d'une aussi belle eau ; mais plutôt de l'ordre du cafouillage que de la faute de français, qui pourtant n'est pas exclue ; elle ne l'est pas non plus, bien sûr, de ce que j'écris. Je ne me retranche pas de mes déplorations. Mais je déplore, et me soucie, ce qui peut-être me protège un peu...

\*

Rêve étrange, juste avant le réveil, il y a une heure. J'étais en voyage avec ma mère, en Angleterre, apparemment. Nous venions de visiter un monument quelconque, ou un parc, lié au souvenir de quelque grand homme, sans doute un écrivain. On fermait, et je n'avais pas pu avoir accès au petit musée proprement dit, près des grilles. J'avais vu seulement, de sa porte, comme le gardien me disait qu'il était trop tard, une maquette, dans la première salle, représentant, je crois, le pavillon d'entrée du parc, que j'ai traversé juste après pour rejoindre ma mère, assise entre certaines tables en plein air, à l'extérieur du domaine. En marchant, j'ai trouvé dans ma poche une singulière petite monnaie. C'est le rêve qui m'apprenait qu'il s'agissait d'une monnaie, d'une monnaie anglaise. Seul, je n'aurais pu en être sûr, car c'était un petit morceau de cristal, ou de verre, ayant un peu la forme d'un pain, légèrement enflé aux deux extrémités, mais plutôt sur le côté, comme le serait un pain par ses ourlets. Je trouvais la petite monnaie originale et très jolie. Je voulais la montrer à ma mère, et aussi lui proposer d'aller à Stonehenge, bien que ce ne fût pas notre chemin. Je me préparais à lui rappeler, si elle l'avait oublié, que Stonehenge c'était ces pierres dressées, réunies par une sorte d'architrave, mais je l'ai trouvée en grande conversation avec des voisins de table. Ils appartenaient à un groupe, avec lequel nous voyagions, semble-t-il, ou qui avait vu récemment, du moins, les mêmes choses que nous. Ils avaient prêté, la veille peut-être, de l'argent à ma mère, qui voulait leur rembourser les vingt mille francs anciens qu'elle leur devait. Eux disaient que ce n'était pas pressé, qu'il y avait tout le temps. Je voulais acquitter la dette, surtout pour être libéré d'eux et que nous puissions aller seuls à Stonehenge. Je cherchais dans la poche droite de mon pantalon blanc, mais n'y trouvais pas de billets. Dans ma main gauche, je tenais toujours la petite monnaie de verre. Et je me suis réveillé.

Bien sûr, transposer en mots les images du rêve, c'est déjà l'interpréter, et peut-être en forcer l'interprétation, plus ou moins en accord avec tout le fatras vaguement analytique que nous avons dans la tête. Il se trouve que j'avais lu hier soir, avant de m'endormir, un texte de psychanalyse, justement, le chapitre d'*Histoires d'amour* que Julia Kristeva consacre à *Roméo et Juliette : le couple d'amour-haine*. D'autre part, quand j'ai essayé de raconter la fin de mon rêve à R., il m'a demandé si j'avais « envoyé l'argent à ma mère » (il s'agit d'une somme que je dépose mensuellement auprès d'elle pour constituer un petit pécule, destiné à faciliter l'obtention d'un prêt, afin de contribuer au rachat de notre maison de famille... Et en effet je n'ai pas encore envoyé les cinq mille francs de décembre).

*Midi dix*. Information sur France-Musique, à l'instant : « Séparé depuis plusieurs mois de Darry Boudboul, les enquêteurs ont pourtant innocenté sa femme, qui dînait ce soir-là chez des amis... » Il s'agit toujours de la même affaire. C'est l'avocat assassiné avenue Georges-Mandel qui était séparé de son épouse Darry Boudboul « la femme jockey la plus célèbre de France ». Outre la syntaxe et le participe passé liminaire en suspension, on admire vivement le merveilleux *pourtant*, qui semble impliquer qu'il serait bien normal, de la part d'une épouse séparée, d'assassiner son mari...

### **Lundi 30 décembre 1985, 2 heures.**

Un correspondant breton, professeur de lycée au fin fond du Finistère, m'envoie de temps en temps des anthologies de « perles » de ses élèves, qui sont à faire dresser les cheveux sur la tête. Bien entendu, ce pauvre garçon, comme la plupart de ses collègues, est extrêmement déprimé. Il a l'impression de mener un combat désespéré, face à des élèves de seconde ou de première qui font cinquante fautes d'orthographe par page, quand ils ne s'expriment pas en pure écriture phonétique. Mais le mal est ancien. La génération d'écoliers qui n'a qu'à peine appris le français occupe à présent de hautes fonctions. On retrouve son ton inimitable partout, et par exemple, j'y reviens, dans les notices des catalogues d'exposition. Dans celui de l'exposition consacrée aux frères Flandrin au musée du Luxembourg en 1984, on peut lire par exemple : « Inséparables, leurs amis, quand ils les voyaient ensemble s'écriaient : *Ah, voilà Flandrin tout entier* » (p. 278). Ou bien : « L'épouse de Gabriel d'Arjuzon, Pascalie Hosten, liée à la reine Hortense – elle *en* était sa dame de compagnie – etc. » (p. 172). Comme partout, des phrases commencent par *Alors que*, *Tandis que*, après un point, et n'ont pas de principale. Tout cela trouvé au hasard de la lecture. Rien de très grave, peut-être ; sinon que c'est de cette matière-là, molle et défectueuse, qu'est faite la langue qu'on doit supporter tout au long aujourd'hui, et de tous les côtés.

### **Mardi 31 décembre, 3 heures moins vingt.**

Le *Panorama* de France-Culture, tout à l'heure, était consacré au luxe, ou au snobisme, « au retour à l'élégance et aux manières ». En présence du directeur d'Hermès, on s'interrogeait sur la signification du succès commercial chaque année plus considérable des fameux carrés de soie. « Pourquoi, à nouveau, ce goût de la qualité, de la distinction, de l'élégance ? Il s'est vendu un carré Hermès toutes les quatorze secondes ! » Pour la qualité, je veux bien, je ne

peux pas en juger. Mais pour l'élégance et la distinction ! Ces carrés de soie sont affreux, d'une insigne banalité de dessin. Personne autour de la table n'a songé à faire remarquer que tout objet *généralement* considéré comme élégant cesse de l'être automatiquement, et que rien n'est vulgaire, évidemment, comme ces témoins consacrés parmi les masses petites-bourgeoises du statut social, de la réussite ou de la fortune : *must* de Cartier, briquets Dunhill ou Dupont, sacs Vuitton. Une ridicule Christine Clerc, petit recueil, à elle seule, des plus caricaturaux des snobismes primaires, a pourtant mentionné la bathmologie, définie par elle comme le sens du second degré. À propos du livre de la comtesse de Paris, *Haut-de-gamme* (encore un titre élégant !), j'ai appris au passage que c'était en fait un recueil de textes d'auteurs divers, et que je figurais parmi ceux-ci. J'avais tout l'air d'avoir collaboré à cet ouvrage, alors qu'on a publié quelques pages de moi, probablement tirées des *Manières du temps*, sans me demander mon avis et sans verser, que je sache, un sou de droit. C'est moins exaspérant, toutefois que l'attitude du nouveau magazine *Globe*. Gilles de Bure m'avait demandé en septembre, de la part du rédacteur en chef, Georges-Marc Benamou, d'écrire pour le premier numéro un texte sur Le Havre. On m'avait proposé alors, en s'excusant de la modicité de la somme, trois mille francs. On m'avait aussi invité à passer dans les bureaux du magazine, rue Thibouméry, pour y voir la maquette et pour m'y faire verser le montant de mes futurs frais de déplacement. Sottement, pour ne pas perdre de temps, j'avais refusé. Je suis allé au Havre, j'y ai passé trois jours et deux nuits, j'ai écrit le texte, qui a été publié. Il ne m'a jamais été payé, malgré mes demandes, et les frais de déplacements non plus. Quand j'appelle et demande à parler à Benamou, on m'annonce qu'il n'est pas là, et j'entends qu'on lui parle dans la pièce même. Une femme désagréable m'a assuré à plusieurs reprises que, pour sa part, elle avait déjà fait tout le nécessaire et que ce n'était pas sa faute si je n'avais rien reçu. Finalement, la semaine dernière, elle m'a dit qu'elle avait devant les yeux un chèque à mon nom mais qu'elle ne pouvait me l'envoyer parce que je n'avais pas fait parvenir de facture. « Qu'à cela ne tienne, vous allez l'avoir. Une facture de quel montant ? – Mille francs, bien sûr – Comment, mille francs ? – Toutes les piges sont payées mille francs – On m'a proposé, et j'ai accepté, trois mille – Ça m'étonnerait. En tout cas, si vous envoyez une facture de trois mille francs au lieu de mille, je ne pourrais rien vous envoyer du tout, même pas les mille... »

Ne parlons pas des frais. Que faire ? Un procès ? Il m'en coûterait plus que je n'en tirerais. Et quelles preuves pourrais-je donner ? Gilles de Bure n'est plus lié au magazine, semble-t-il, et je ne sais où le joindre. On devait me rappeler. On ne l'a pas fait. Ces gens ont peut-être des difficultés. On aimerait mieux qu'ils le disent, plutôt que d'étaler cyniquement leur grossièreté et leur malhonnêteté. Et pour l'avenir ? Faut-il demander un engagement écrit de rétribution, chaque fois qu'on reçoit une commande ? C'est ainsi qu'on se fait la réputation d'un mufle méfiant ; elle est peut-être préférable à l'impuissante fureur. Joli milieu.

\*

Mon regard tombe au hasard sur une page (38) du *Libération* d'hier. L'article, intitulé *De bon matin*, commence ainsi : « Télématin, de loin la seule innovation de la rédaction d'Antenne 2... » *De loin la seule ?* quelques lignes plus bas : « Les gagnants (...) se verront récompensés par dix téléviseurs portatifs (...) en métropole comme les territoires d'outre-mer. » Comme toujours, rien de très grave : peut-être une simple coquille, une distraction, un mot sauté.

L'ennui c'est que presque toutes les phrases journalistiques qui parviennent au public, ou presque, peu importe comment elles sont parties, c'est dans cet état qu'elles lui arrivent.

« *Exit* donc les rumeurs » (première page du *Monde* daté d'aujourd'hui) : *Le Monde* pourrait peut-être se permettre d'écrire correctement *Exeunt* (ou bien de trouver une autre formule)...

\*

Denis et moi sommes allés voir les nouvelles salles du musée d'Art moderne, au Centre Pompidou. On a accroché à la place d'honneur, face à l'entrée, un grand Matisse superbe, la fameuse *Tristesse du Roi*. Comme le musée d'Art moderne de New York, il y a deux ans, avait déjà choisi Matisse, et de la même époque, *Souvenir d'Océanie*, pour l'installer au bout de sa plus prestigieuse perspective, les responsables parisiens ont l'air de *copycats*. Ce ne serait pas bien grave ; ce qui l'est davantage, c'est que l'ouverture qui fait face à cette grande gouache est moins haute qu'elle, de sorte que de la porte, des guichets, du vestibule, on voit l'œuvre fâcheusement coupée. Je suis le premier à apprécier les vues partielles des tableaux, telles qu'en offrent par surprise les perspectives des musées, ou les miroirs. Mais il ne s'agit pas de cela. L'emplacement de *Tristesse du Roi* est un hommage, qui n'a aucun sens si l'œuvre n'est pas visible en son entier dès les portes franchies du musée.

Cette maladresse est d'autant plus malencontreuse qu'elle n'est pas significative. Car à peine l'a-t-on dépassée, quel émerveillement ! Il n'est peut-être dû ni à la nouvelle disposition des lieux, ni aux accrochages en tant que tels. On les oublie : c'est un de leurs mérites. Mais quelle collection ! Quand on arrive d'Italie, un peu sevré, par force, du grand art du XXe siècle, tant de richesses, même connues, vous confondent. Et beaucoup sont inconnues, car l'élargissement de l'espace disponible a permis l'exposition d'œuvres plus nombreuses. Ne nous manquait, comme toujours, que le temps. Nous n'avons pu traverser qu'au pas de course les salles provisoirement consacrées aux dessins et papiers collés de Laurens. C'était assez pour me confirmer, et au-delà, dans mon goût ancien pour cet artiste.